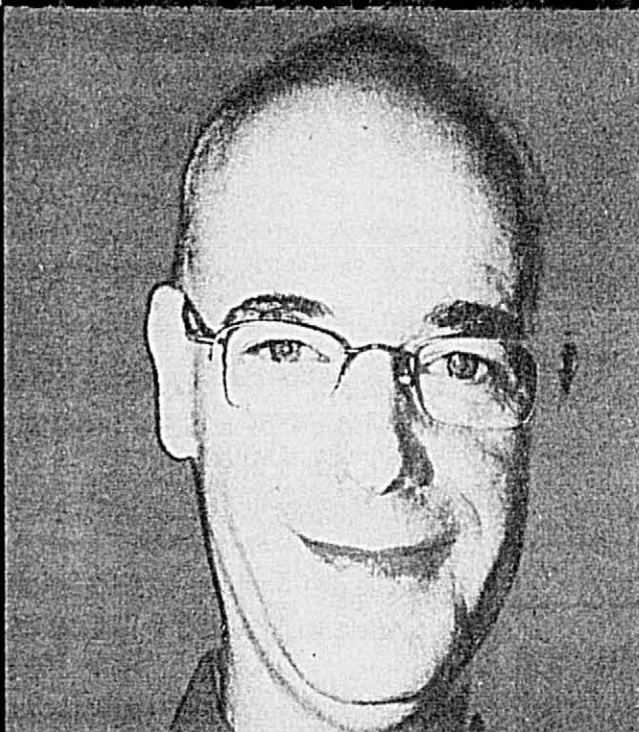
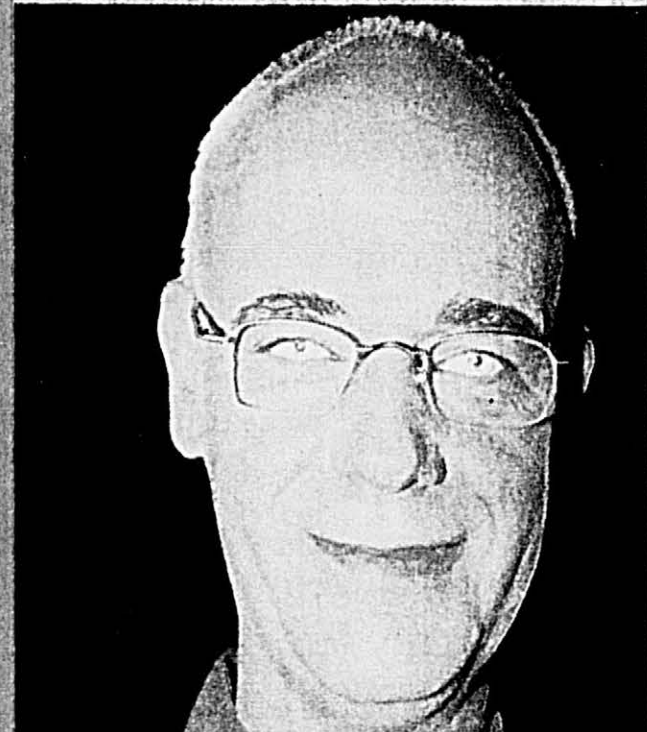
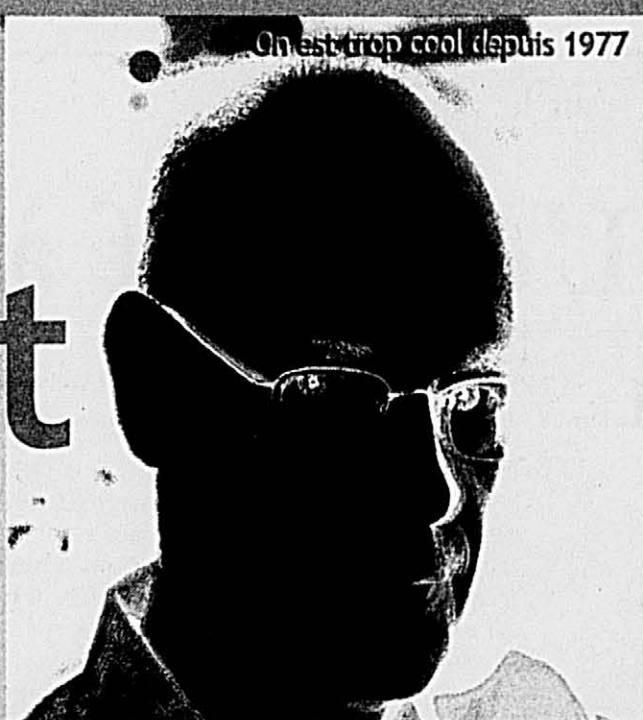
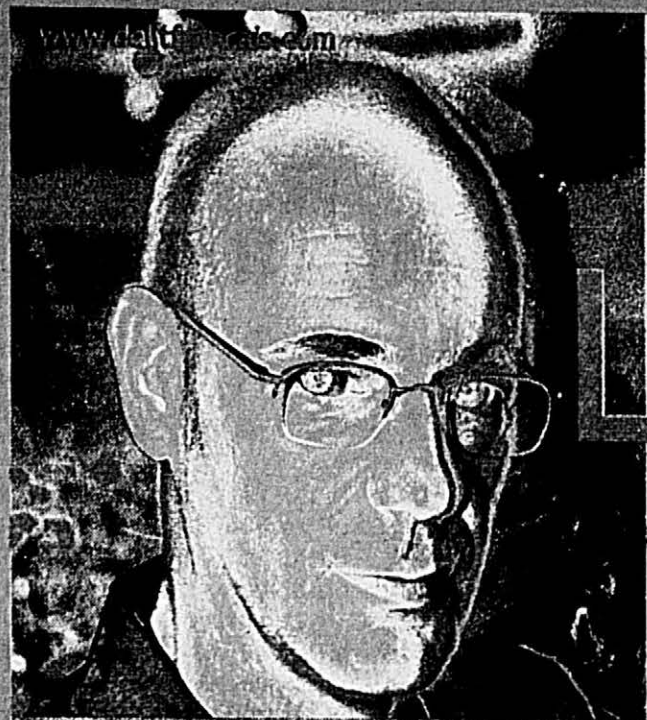




clauderajottepage16

fredfortinpage11

djtiestoasonapage14

leseifrontéspage4



sur le campus

L'exécutif à l'écoute des étudiants?

Annie Sabourin

L'AEUM a répondu aux questions, mais de qui? Voilà une question importante concernant la réunion «ouverte», la seule du semestre, qui s'est tenue un peu avant la semaine de lecture, soit en pleine période d'examens de mi-session pour plusieurs.

Le 13 février dernier, un peu après 17h parce qu'ils étaient pour la plupart en retard, les six membres de l'exécutif de l'AEUM se sont assis derrière une table

au Gert's pour un peu plus d'une heure et ont répondu à toutes les questions que les étudiants présents pouvaient avoir pour eux. C'est là le concept de réunion «ouverte».

En rétrospective

On aurait dit une conférence de presse alors que l'exécutif, de son podium, répondait aux questions. La seule différence était que l'auditoire n'était pas constituée de journalistes, à quelques exceptions près, mais d'étudiants. «Il y a plus de candidats aux élections que d'étudiants réguliers. On pourrait avoir un débat électoral», a remarqué Wojtek A. Baraniak, président de l'AEUM, au tout début de la rencontre. Ces candidats,

dont Martin Doe de SALSA, le tout nouveau représentant des clubs au conseil de l'AEUM, n'ont d'ailleurs pas laissé leur place et ont questionné à maintes reprises l'exécutif.

L'événement n'a pas été un succès et Mark Chodos, vice-président Communication et événements, ne cache pas ce fait. Plusieurs facteurs entrent ici en ligne de compte. Le fait que ce soit durant la semaine d'examens pour la plupart a peut-être contribué à la minime assistance. «Nous avons choisi cette date en octobre. Nous pensions qu'ils y auraient des questions importantes comme cela a été le cas l'année dernière avec l'Accord sur les breuvages froids», explique Mark Chodos. Il n'y avait toutefois pas de sujets chauds à discuter, même le référendum proposant une augmentation des frais étudiants de 3,90\$ n'a pas suscité de discussion importante. Quant au Gert's, Mark Chodos croit que ce n'était pas le meilleur lieu. «En rétrospective, nous n'allons pas le faire de nouveau (sic)», affirme-t-il.

Les questions soulevées

Nombreux ont été les sujets abordés lors de cette réunion. Ils ont varié de la salubrité des toilettes de la bibliothèque McLennan au référendum en passant par l'amnistie académique pour le Sommet des Amériques.

La sécurité de l'AEUM après avoir été sur la ligne de feu suite au party quatre étages, a été abordée. «Nous avons quelques problèmes avec la sécurité. Cela devient plus dynamique et complexe lorsque l'alcool est en cause», a expliqué Kevin McPhee, vice-président Opérations. Il aurait eut des abus d'utilisation de violence, entre autres. L'AEUM recherche donc une meilleure formule pour entraîner les employés.

Une bonne nouvelle qui démontre que l'AEUM répond quelques fois aux attentes des étudiants. L'AEUM ira en entraînement de sensibilisation. «La date que nous avons en ce moment est le 24 mars. Les deux conseils [nouveaux et anciens] y participeront», a annoncé Wojtek A. Baraniak. Le but principal est de mettre tous les problèmes sur la table. Il y a aurait deux rencontres par année, en septembre et

quelque part durant la session d'hiver. La possibilité que les présidents de clubs doivent se soumettre à l'exercice a aussi été proposée.

La position officielle de l'AEUM sur la politique environnementale a été questionnée. «Nous devons avoir une position solide sur l'application de la nouvelle politique. Nous devons entendre la position du sous-comité du Sénat avant de nous positionner», a expliqué Wojtek A. Baraniak.

Le référendum proposé par l'AEUM aux élections a aussi été abordé au grand plaisir de Wojtek A. Baraniak qui préside le comité du «oui». «Nous n'avons pas l'argent pour maintenir le niveau de services», a-t-il expliqué. L'argent doit donc aller directement au budget général de l'association, mais un montant sera réservé à la création d'un fonds de type Fonds pour la vie du campus dont l'AEUM parle depuis janvier.

SIENA SUMMER MUSIC INSTITUTE (Florence)

Culture, language, travel, concerts, Credi/non-credit. Rome, Venice, 3 days in Switzerland. Students, Grads, Professionals; July 20 to August 19, 2001 Cost \$1,845 U.S. Special low cost charter flight; Write/call: 203-754-5741

SESSIONE SENESE PER LA MUSICA/ARTE
Director, 595 Prospect Road,
Waterbury, CT 06706
website: www.sienamusic.org

Société de Publications du Daily

Assemblée Générale Annuelle (GA)
Jeudi le 29 mars 2001

17h30 • 3480 McTavish • Deuxième étage, cote sud

L'élection des directeurs de la Société de Publications du Daily pour 2001-2001 (Conseil d'Administration) prendra place à l'AGA.

Soumission de candidature : du 5 mars au 19 mars.

Les formulaires de candidature seront disponibles dans les bureaux du McGill Daily : Thompson House, 3650 McTavish, Coachhouse du 5 mars au 19 mars.

Les Candidats seront dévoilés entre le 26 mars et le 29 mars.

Pour plus d'informations, contactez :

Mikhail Mina (Directeur Général des Élections) Société de Publications du Daily, au 398-6790 ou 398-6784

Le Délit

THE MCGILL DAILY

*** NOW HIRING ***
STUDENTS IN ALL FACULTIES INCLUDING:
EDUCATION, NURSING, LEISURE, EXERCISE
SCIENCE, PHYS. ED., & SOCIAL WORK

Have a FUN summer! &
Earn

UP TO \$400 per week plus
room and board & transportation to and from camp.

- Camp MaroMac is a unique resident co-ed sports - arts camp. Ages 6 to 16. We're located 112 km north of Montreal in the heart of the beautiful Laurentian Mountains.
- We offer the opportunity to do one of the most meaningful jobs of your career; being responsible for the development of children.

Our facilities are strictly FIRST CLASS. We're looking for dedicated, caring, mature staff to fill positions as counsellors and instructors in the following areas:

Kayaking	Arts & Crafts	Drama	Music
Waterskiing	Rock Climbing	Basketball	Counsellors
Ski boat Driver	Rollerblading	Baseball	Registered Nurse
Swimming	Tennis	Volleyball	Assistant Nurse
Sailing	Bicycling	Tripper	D.J.
Sailboarding	Gymnastics	Piano Player	Secretary
Canoeing	Soccer	Golf	Food Service

Fax resume and two letters of reference to: (514) 485-1124.

CAMP MAROMAC

4999 St. Catherine St. West, Suite 232, Westmount, Quebec H3Z 1T3 • Tel (514) 485-1125 or 1-800-884-2267
E-MAIL: maromac@videotron.net WEBSITE: www.maromac.com

Referenda

SSMU élections mcgill

QPIRG

Quebec Public Interest Research Group at McGill University

LA QUESTION RÉFÉRENDIAIRE SUIVANTE SERA INSCRITE sur le bulletin de vote de la prochaine période électorale qui se tiendra les 6, 7 et 8 mars 2001.

Alors que la Constitution actuelle du Groupe de Recherche d'Intérêt Public du Québec (GRIPQ) à McGill fut adoptée par l'organisation en 1988 sans être amendée depuis;

Alors que la pertinence de la constitution a une incidence considérable sur la capacité de l'organisation de fonctionner;

Alors que la Constitution du Groupe de Recherche d'Intérêt Public du Québec (GRIPQ) de McGill et le Comité des Politiques se sont rencontrés de nombreuses fois pendant plusieurs heures au cours des cinq (5) derniers mois, et ont à l'unanimité approuvé la Constitution révisée proposée ci-jointe à cette question;

Êtes-vous d'accord pour amender la Procédure de Prise de Décision, la Politique d'Embauche, le Mandat, et l'Assemblée Générale Annuelle dans la Constitution de GRIPQ de McGill tel que stipulé dans le text ci-joint?

Oui ☐ Non ☐

Pour former un comité du «OUI» ou «NON», veuillez vous soumettre au ce une pétition contenant 100 signatures de membres de QPIRG, le nom et le numéro de téléphone d'un président et une liste des membres du comité. La date limite est le 1er Mars, / 17h00. Contacter elections@ssmu.mcgill.ca

éditorial

Une décision décevante

FRANÇOIS PRADELLA ET ANNIE SABOURIN

Le Sénat vient de démontrer, une fois de plus, que l'opinion des étudiants est peu importante lorsqu'il vient temps de prendre des décisions.

Lors d'une réunion du Sénat qui a eu lieu la semaine passée, une motion avait été présentée en ce qui concerne l'amnistie académique, pardon, l'accommodation pour les examens, comme c'est désormais nommé, qui devrait être accordée aux étudiants désirant se rendre au Sommet des Amériques. Le Sommet a lieu les 20, 21 et 22 avril prochain, soit le vendredi, samedi et dimanche. McGill n'a pas l'habitude de mettre les examens la fin de semaine, donc la journée qui posait problème était évidemment le vendredi. Mais il semble que le Sénat a jugé que les étudiants doivent étudier (bien évidemment) et non se soucier, dans ce cas-ci, de questions de société. En effet, la motion a été rejetée 32 votes contre 31 votes.

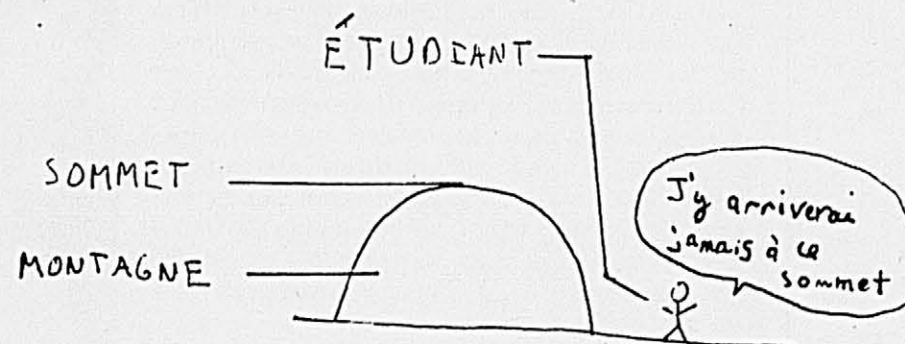
Faut-il voir dans une telle décision l'étroitesse d'esprit de notre Sénat? Et que dire des trois sénateurs étudiants qui ont voté contre la motion? Représentent-ils adéquatement la population étudiante?

Tout plein de questions, peu de réponses...

L'Université Concordia a déjà approuvée une certaine forme d'amnistie à ses étudiants. La motion présentée à notre Sénat se voulait être dans la même lignée. Or il se trouve qu'à Concordia, on a approuvée cette démarche et qu'à McGill, on a eu peur. Peur de quoi et de qui? je vous laisse imaginer une réponse.

Des leaders étudiants avaient confié au Délit, il y a de ça quelques semaines, qu'ils croyaient que la motion ne passerait pas. Et alors un journaliste leur a demandé pourquoi être si pessimiste. Eux de répondre que Concordia est beaucoup plus libérale que McGill la conservatrice. Ils ont sûrement raison.

Et que dire de l'AEUM qui n'a même pas ouvertement et unanimement approuvé la motion qu'elle a proposée. Qui donc représente-t-il: les étudiants ou l'administration? Car il y avait dans la population étudiante un désir important



DOCTEUR MYSTÈRE

de pouvoir assister à cet événement. Ceux qui voudront y aller devront en assumer les conséquences.

Et les raisons de ce refus, quelles sont-elles? L'argument du précédent possible peut être compréhensible, mais il s'agit d'un événement unique et d'une importance phénoménale. Le système même d'examen a été cité pour expliquer ce refus. Selon certains sénateurs, le système serait mis en péril si les étudiants diffèrent des examens. Vraiment? Se peut-il que quelques étudiants peuvent avoir autant de poids que cela, qu'ils peuvent mettre en péril tout un système. C'est difficile à croire. Un autre argument dans cette lignée: le système de différenciation d'examen n'est pas le même d'une faculté à l'autre. Dans la faculté d'ingénierie, c'est même impossible de différer un examen, il faut le reprendre la prochaine fois que le cours est offert, l'année suivante. Si Concordia a réussi à trouver un arrangement pour toutes ces différences, alors pourquoi McGill ne peut pas le faire? Ou est-ce plutôt que l'administration ne veut pas le faire? C'est peut-être trop de travail que de concilier toutes les différences au nom des étudiants qui sont après tout le centre vital de cette vieille institution qu'est McGill? Dans tous les cas, la direction pourrait faire un effort. Jusqu'ici, aucun argument présen-

té contre l'amnistie académique ne semble vraiment être assez solide pour expliquer la décision du Sénat face à cet événement unique et d'envergure. Le vote a d'ailleurs été extrêmement serré, prouvant ainsi la faiblesse des arguments.

D'aussi loin qu'on peut se rappeler, jamais les étudiants se sont regroupés derrière une cause particulière, certainement pas une cause sociale comme le Sommet des Amériques et le libre-échange. Ne méritons-nous donc pas un peu de crédit pour ce soudain élan de solidarité sociale? Nous avons longtemps été critiqués pour notre manque de conscience sociale et maintenant que nous changeons notre fusil d'épaule, l'administration n'est même pas prête à nous appuyer un tant soit peu. Il faudrait peut-être que quelqu'un finisse par se décider et nous dire ce qu'ils attendent tous de nous.

Bref, on (les étudiants) se retrouve une fois de plus isolé. Alors qu'y a-t-il de plus important: faire un examen ou essayer d'influencer des décisions qui affecteront les Amériques au complet, de l'Argentine au Mexique puis jusqu'au Canada? Il s'agit d'un événement unique, qui ne viendra qu'une seule fois dans notre vie et qui nous affectera nécessairement de plusieurs façons, n'est-ce pas là un argument suffisant? Faut avouer que le Sénat complice inutilement la donne. 

Le printemps est arrivé.

Il faut changer la météo pour qu'elle puisse être en accord avec notre déclaration.

Aidez-nous en trouvant une solution à cette problème le mardi 17h30 au sixième étage du New Chancellor Day (Faculté de droit).

Le Délit est arrivé.*

*Et ça change tout, incluant le temps.



LE DÉLIT

Le journal francophone de McGill
3480 McTavish, bur. B-03
Montréal, Québec, H3A 1X9
Téléphone: (514) 398-6784
Télécopieur: (514) 398-8318

PUBLICITÉ

Téléphone: (514) 398-6790
Télécopieur: (514) 398-8318

rédacteur en chef
FRANÇOIS PRADELLA

chef de pupitre-nouvelles
ANNIE SABOURIN

chefs de pupitre-culture
ÉVANGÉLINE FAUCHER
ANNE-MARIE ROLLIN

assistante à la rédaction
THUY-TIEN TRAN

coordonateur de la mise en pages
FON DE VUONO-POWELL

coordonateur de la photographie
BARTER KOMOROWSKI

coordonateur de la correction
VANESSA ALLENUTT

coordonateur du site internet
DOMINIC CÔTÉ

illustrateur
DOCTEUR MYSTÈRE

collaboration
JONATHAN ARS
MARC-ANTOINE BARRÉ
JULIANE BÉTHARD
FRANÇOIS BONNEAU
NICOLAS BOURDON
JEAN-PHILIPPE CHARTRE
BRUNO COULOMBE
CORINA CRANIC
ÉLISE FRÉCHETTE
GUILLAUME GINGEMBRE
STÉPHANE GIRARD
JEAN-FRANÇOIS LAROCHE
CÉDRIC LAVAIL
LOUIS-PHILIPPE MESSIER
SIMON NICOLLO
SOPHIE PILARIELLA
CÉDRIC SAM
MADELINE STRATFORD
EIKAHNA TALBI

gérance
MARIAN SCHRIER

assistance à la gérance
PIERRE BULLION

publicité
BORIS SHELDOV

photocomposition et publicité
CAMERON CAMPBELL

Le McGill Daily
BEN ERRETT

L'usage du masculin dans les pages
du Délit français vise simplement à alléger le texte et
ne se veut
nullement discriminatoire.

LE DÉLIT FRANÇAIS EST PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS DU
DAILY. IL ENCOURAGE LA RÉPRODUCTION DE SES ARTICLES ORIGINAUX
À CONDITION D'EN MENTIONNER LA SOURCE (SAUF DANS LE CAS
D'ARTICLES ET ILLUSTRATIONS DONT LES DROITS AVAIENT ÉTÉ AUPA-
RANT RÉSERVÉS, INCLUANT LES ARTICLES DE LA CUP). LES OPINIONS
EXPRESSÉES DANS CES PAGES NE REFLÈTENT PAS NÉCESSAIRE-
MENT CELLES DE L'UNIVERSITÉ MCGILL. L'ÉQUIPE DU DÉLIT N'EN-
DOSSÉ PAS NÉCESSAIREMENT LES PRODUITS DONT LA PUBLICITÉ
PARAÎT DANS CE JOURNAL. IMPRIMÉ PAR PAYETTE ET SIMMS INC.
LE DÉLIT EST MEMBRE FONDATEUR DE LA CANADIAN UNIVERSITY
PRESS (CUP) ET DE LA PRESSE UNIVERSITAIRE INDÉPENDANTE DU
QUÉBEC (PUIQ).
IMPRIMÉ SUR DU PAPIER RECYCLÉ À 20 P. CENT.
ISSN 1192-4608

contactez-nous avec vos idées,
photos, articles à

delitfrancais@hotmail.com

visitez notre site web
pour lire le Délit partout
dans le monde au:

www.delitfrancais.com

Allez hop!

François
se soulage sur:



Marchons
DANS la rue

FRANÇOIS PRADELLA

Montréal doit être une des seules villes du monde où il est préférable de marcher dans la rue et non sur les trottoirs.

J'ai fait cette remarque alors que je prenais une marche dans mon quartier (ma première marche en 2 ans, mais je vous en reparle plus loin). Je sors de mon appartement, qui est situé au deuxième étage, et je descends mon escalier qui se transforme en patinoire lorsqu'il pleut. J'arrive sur le trottoir et je crisse le camps par terre. Je n'avais évidemment pas remarqué que tout le monde marchait dans la rue. Et là, j'ai pensé prendre une photo. Imaginez que l'on montre cette photo à d'autres peuples. Que diraient-ils?

Alors, je prenais une marche dans la rue. Et, en deux ans, j'ai réalisé que c'était ma première. Ça m'a choqué. Et j'ai pensé: je ne connais aucun de mes voisins. Je peux les reconnaître dans la rue, mais je ne sais pas leurs noms ou ce qu'ils font dans la vie. Je pensais connaître Montréal, mais je ne connais même pas ses habitants! Conclusion: je ne connais pas ma ville et encore moins mon quartier.

Je connais tout autre étudiant mcgillois pour qui venir à l'université rimait avec aller en appartement. Chez moi à Magog, je connais mes voisins et mon quartier. Ici, je n'ai aucune idée. Et pourtant, il semblerait que ce soit important. Je me suis implanté dans un quartier sans vouloir le connaître. Je suis un voleur.

Passer du coq à l'âne

Dans un tout autre ordre d'idées, qu'avez-vous fait durant vos vacances? Moi, rien. J'ai rien fait. J'ai assisté à plusieurs partys et c'est tout. J'ai dormi, mangé, fêté. Car pour moi, c'est avant tout une semaine de relâche et non une semaine de lecture. Et j'en ai profité à ma façon.

C'est stupide que tout plein d'autres universités ont une semaine de relâche à la session d'automne, mais pas nous. Ça fait chier. J'aime ces semaines. Si quelqu'un veut ne rien faire, c'est correct. Si quelqu'un veut étudier, c'est correct. Si quelqu'un veut dormir, c'est correct. Vous voyez, il n'y a pas plusieurs semaines dans l'année où tout est permis, vaut mieux en profiter.

Pour plusieurs, faire ce qu'ils veulent c'est avant tout être libre. Le plus que je vais faire ce que je veux, le plus que je vais être libre. Je crois que cet énoncé est faux. Personne dans le monde ne fait ce qu'il veut. Nous faisons tous quelque chose qui nous tente plus ou moins. Est-ce à dire que nous ne sommes pas libres? Non. La vraie liberté, celle qui mérite d'être combattue jusqu'à en donner sa vie, c'est la liberté intellectuelle. La liberté de penser si vous préférez. Car bien que nos activités quotidiennes soient plus ou moins sous le contrôle de notre volonté, ce que nous pensons est totalement sous notre emprise. Je pense ce que je veux bien penser. La liberté intellectuelle est celle qui nous garde original. J'ai le droit de penser ce que je veux. Je ne suis pas obligé de le dire aux autres cependant. Mais quand même, ce qui se passe dans ma tête est à moi.

Ce que la publicité vise, c'est justement de contrôler notre tête. C'est de nous convaincre que nous avons besoin d'un ouvre-boîte électrique. L'ouvre-boîte à la main est désuet. Vous voyez comme ils essaient de jouer avec notre coco.

Le conseil de François de la semaine: pensez par vous-mêmes.

⊗

Délitfrançais.com

Contactez
les rédacteurs
du **Délit**
français

Annoncez
dans les pages
du **Délit**
français

Actualités
sur le campus
montréalais
internationales

Éditorial

Croniques
Allez hop!
Idéal-logique
La schtroumpf

Culture
arts de la scène
musique
cinéma

Les effrontés

Marie-Claude Pelletier se donne le mandat de vous donner de la gueule

LOUIS-PHILIPPE MESSIER

L'homme contemporain semble détester magasiner plus que tout. Il lui faut pourtant s'habiller. La réponse parfaite à ce problème réside dans Les effrontés, la compagnie de Marie-Claude Pelletier.

Vous contactez Marie-Claude Pelletier, styliste pour homme. Vous prenez rendez-vous. Vous jasez une heure avec elle dans un café chaleureux. Cependant, la jeune professionnelle vous jauge de la tête au pied, prend vos mesures et se forme une idée de qui vous êtes et de vos goûts. Elle débarquera chez vous quelques jours plus tard, chargée de vêtements choisis exprès pour vous. C'est la séance d'essayage. Vous gardez les morceaux qui vous plaisent. Sans que vous ayez dû souffrir de magasiner, voilà votre garde-robe renflouée de vêtements neufs et plus colorés, d'un genre plus audacieux que d'ordinaire. Vous vous y attendiez, puisque Marie-Claude Pelletier a justement baptisé sa compagnie d'une raison sociale révélatrice: Les effrontés.

«Mes clients détestent le magasinage, raconte Marie-Claude Pelletier. Certains, avec passion, tout particulièrement lorsqu'il s'agit de vêtements. Pour plusieurs, c'est l'angoisse. Quoi choisir? Où aller?»

Si la plupart des femmes achètent par coup de tête, séduite par un morceau, si la plupart des femmes se disent: «J'aime. Je trouve le prix raisonnable. Je suis preneuse.», elle n'en ont pas moins une idée d'ensemble de leur garde-robe. Elles savent que tel gilet s'agencera à telle jupe ou tel jean qu'elles étrennent déjà.

En revanche ce ne sont pas tant les vêtements en vitrine que les photos des mannequins presque pubères qui captent les regards de ces messieurs. Ceux-là tendent à vouloir faire leurs emplettes d'un seul coup, pour s'en débarrasser. Beaucoup procrastinent et lorsqu'ils se décident, ils finissent souvent par acheter des morceaux qui sont des clones, en plus neuf, de ceux qu'ils revènt déjà.

Ce ne sont pas là des clichés, c'est de la sociologie.

Marie-Claude Pelletier en sait quelque chose, elle qui dessine des tableaux d'agencements de couleurs pour les clients qui le réclament.

«Très souvent, ce sont des blondes ou des épouses qui réfèrent leurs hommes aux Effrontés. Elles sont exaspérées de les voir tous les jours vêtus des mêmes vêtements ternes.»

C'est ici qu'intervient Les Effrontés.

Marie-Claude ignorait tout, de la mode comme du dessin. Sur papier, elle pouvait à peine ébaucher plus des bonhommes allumettes.

«Comme je suis styliste, j'inspire confiance. Si je recommandais tel ou tel pantalon quelque peu original, mes clients m'écoutent davantage que si j'étais leur propre femme. À la même proposition, venant de leur conjointe, ils auraient sans doute opposé un veto catégorique. C'est ironique, mais ça peut se comprendre!»

Il y avait un temps où les uniformes ou les complet-cravates étaient de mise au bureau. Mais cette époque est révolue, même dans les banques comme BMO, où la tendance est plutôt au «chic décontracté». Forcément, l'assouplissement des codes signifie leur embrouillement. Avec la liberté vient le difficile embarras du choix et la peur d'avoir l'air fou. Et les modes sont capricieuses.

«Les tendances durent en moyenne trois ans», estime la styliste des Effrontés. La première année, c'est celle des pionniers, qui sont souvent les homosexuels. La deuxième année est une période de transition. La troisième année, c'est la période de généralisation, celle, par exemple, où Gap Kaki va commercialiser les pantalons cargo avec succès. Pour anticiper la mode masculine, si on a pas les moyens d'aller à Paris ou Milan, il suffit donc d'aller jeter un coup d'oeil au Village.

Native du village de l'Islet-sur-mer, Marie-Claude Pelletier se destinait d'abord à l'enseignement de la littérature. Mais son baccalauréat l'a écoeuvée. Autrement dit, elle a fait une indigestion de lectures obligatoires et, sitôt graduée de l'UQAM en 1993, elle s'est mise à la recherche d'une nouvelle voie. Elle a alors pris la décision insolite, selon ses mots, «d'aller faire ce qu'elle n'aimait pas.» C'est ainsi que cette habituée des fripperies a abouti sur les



Celle qui habillera votre gaieté de vivre!

bancs du Collège Lasalle en mode masculine, chaussée de ses bottes d'armée.

Marie-Claude ignorait tout, de la mode comme du dessin. Sur papier, elle pouvait à peine ébaucher plus des bonhommes allumettes. Claudia Schiffer lui était inconnue et, lorsqu'on lui montra Naomi Campbell, elle s'est exclamée: «Tiens, elle est noire!» Parce qu'elle était très motivée, son professeur lui a fait grâce et lui a attribué la note de passage au bout de la première année. Enfin, elle a fini par se plier au cursus exigeant du Collège. Elle a déniché un emploi chez Turbulence où elle a coordonné les ensembles de vêtements, chose qu'elle fait aujourd'hui pour Les Effrontés.

«Au départ, ce que je fais maintenant pour mes clients, je le faisais pour mes amis; ensuite, pour les collègues ou les amis de mes amis... Lorsque j'ai démarré mon entreprise, j'ai tout bonnement fait passer le mot. Le bouche à oreille a fait le reste.»

Marie-Claude Pelletier a fondé Les Effrontés au mois d'août 1999. Elle a bénéficié du soutien d'Emploi Québec, qui lui permet de toucher ses chèques d'assurance chômage au cours de la première année d'exploitation. Les prestations lui ont servi à payer bouffe et loyer. Ainsi elle a pu réinvestir tous ses profits dans son entreprise. Un an plus tard, lorsque les subsides ont cessé, sa petite entreprise était devenue rentable.

Scepticisme et sourires en coin l'ont accueillie, pourtant, lorsque la jeune femme d'affaire a annoncé son projet. Quant à son choix de raison sociale, Les Effrontés, il a provoqué l'hilarité ou a rencontré l'incompréhension. Elle se souvient: «On me disait: jamais tu ne trouveras la clientèle qu'il te faut à Montréal!»

Les mauvaises langues se sont tues depuis. Épatée par le site internet des Effrontés et lui supposant une envergure que la jeune compagnie n'a pas encore, une école de mode parisienne a contacté Marie-Claude Pelletier l'automne dernier pour lui demander si elle accepterait de prendre des stagiaires françaises. Elle leur a dit: «Désolé, non! C'est complet pour cette année!»

En janvier, deux hommes d'affaire guadeloupéens, qui assistaient à une foire alimentaire, lui ont demandé de leur acheter de bons vêtements propres à les garder des intempéries de l'hiver québécois.

Les Effrontés charge entre 100\$ et 150\$ pour l'entrevue, les emplettes et la séance d'essayage, pourvu que l'on achète pour au moins 500\$ de vêtements.

«J'ai des clients de tous les genres et de tous les budgets, raconte Marie-Claude Pelletier. Mon plus jeune a 23 ans, mon plus vieux, 72. Beaucoup sont retraités. Tous veulent avoir de la gueule et des vêtements qui les mettent en confiance. Je cours tous les genres de boutiques, de Revanche à Dénommé Vincent, en passant par Simons.»

Marie-Claude Pelletier adore exercer le métier qu'elle s'est en quelque sorte inventée. Elle affirme cependant, suprême ironie, qu'elle déteste magasiner pour elle-même. «Je comprends mes clients» dit-elle. ⊗

Pour la rejoindre: (514) 521-4734
leseffrontes@videotron.ca

sur le campus

Pas d'amnistie académique

Ils iront ou n'iront pas à Québec

ANNIE SABOURIN

Vous voulez aller manifester au Sommet des Amériques ou participer au Sommet des Peuples juste avant. Eh bien, ne comptez pas sur l'Université McGill pour vous rendre la vie plus facile, surtout si vous avez des examens lors de ces quelques jours.

Depuis environ un mois, l'AEUM et PGSS travaillent chacun de leur côté pour aider les étudiants désireux de participer d'une façon ou d'une autre aux deux sommets prévus en avril à Québec. Une amnistie académique était proposée pour permettre aux étudiants de différer des examens tombant à ce moment précis. Le même modèle que Concordia a adopté il y a quelques semaines. L'apprehension était importante puisque McGill n'est pas reconnue pour son libéralisme, mais bien son conservatisme. Après les deux associations étudiantes, le Sénat était l'étape suivante. La dernière étape aurait été le recteur, Bernard Shapiro.

Le Sénat se divise presque également

La motion présentée a été légèrement modifiée pour plaire davantage au Sénat. Premièrement, d'amnistie académique, ils ont passé à accommodation pour les examens. Ensuite, la responsabilité a passé du doyen des étudiants aux facultés. Le Sénat était content. Mais cela n'a pas été suffisant pour faire passer la motion.

Les deux côtés ont présenté leurs arguments. Le Sénateur Samuel Noumoff a présenté avec prestance la position favorable à la motion. «Il s'agit d'un événement plutôt unique. Les étudiants devraient être donné l'opportunité une fois dans leur vie de participer à quelque chose en laquelle ils croient. [...] Il s'agit d'une activité intellectuelle légitime.», a expliqué Sénateur Noumoff à l'assemblée. De plus, quelques sénateurs ont affirmé que l'université devrait aider les étudiants à payer le prix de leur implication sociale qui est unique dans la mémoire des sénateurs.

À l'opposé se trouvait de nombreux arguments qui semblent avoir eu leur part de preneurs. Les doyens des diverses facultés se trouvaient de ce côté. Une peur certaine pour l'intégrité du système d'examen semblait présente. Parmi les arguments proposés se trouvaient les différences, avant aux systèmes de différenciation d'examen entre les facultés (en génie, il est impossible de différer un examen), la possibilité de créer un précédent, la nécessité pour les étudiants de

subir eux-mêmes les conséquences de

leurs actions («de grandir» selon le Sénateur Anthony Masi).

En fait de compte, la motion a été rejetée par une seule voix. Le compte final a été de 32 à 31 contre. Un recompte ou un nouveau vote a été impossible, car plusieurs sénateurs ont quitté l'assemblée dès le vote terminé.

«Il s'agit d'un événement plutôt unique. Les étudiants devraient être donné l'opportunité une fois dans leur vie de participer à quelque chose en laquelle ils croient. [...] Il s'agit d'une activité intellectuelle légitime.»

La position étudiante

Trois sénateurs étudiants ont voté contre la motion. Certains sont mécontents. Mais il fallait s'y attendre. Michael Hersfiels, sénateur de la faculté des arts et conseiller de l'AEUM, avait par exemple déjà voté contre lors du vote au conseil de l'AEUM.

Cette situation semble décourager légèrement Wojtek A. Baraniak, président de l'AEUM. Il a d'ailleurs un peu peur d'être blâmé pour cet échec. «Nous ne sommes pas dans le business de dire aux gens comment voter, surtout s'ils sont élus indépendamment», explique-t-il. Il reste toutefois optimiste quant à l'acceptation future de la motion par le Sénat, si elle est représentée, ce qui doit être fait par un sénateur ayant voté contre.

«Le fait que nous ayons obtenu la moitié des votes ou presque est incroyable», explique Wojtek A. Baraniak. Il s'agit là, selon lui, d'une victoire importante pour les étudiants. Le fait que les étudiants ont utilisé le système est aussi positif pour la cause étudiante.

La bataille n'est toutefois pas terminée et les étudiants ont toujours l'intention de poursuivre leurs démarches pour obtenir de l'aide de l'université.

Et Shapiro dans tout cela

Le recteur Shapiro ne pouvait être présent à la réunion du Sénat qu'il préside normalement. Cela aurait pu tout changer, car selon la motion et les règles de procédure de McGill, il a le dernier mot sur le sujet. La motion présentait l'accommodation pour les examens en tant que recommandation du Sénat au recteur. Donc, même si le Sénat finissait par accepter une motion similaire à celle présentée avant la semaine de lecture, Shapiro décidera à la fin. La prochaine fois, s'il y en a une, il sera probablement présent et le résultat pourrait peut-être changer. ☉



La schtroumpf du schtroumpf à lunettes

Format mini

CÉDRIC SAM

En laissant la radio ouverte toute la semaine sur Radio-Canada, j'ai appris beaucoup de nouvelles choses. Par exemple, à l'émission Nova 2000 à 22h, on disait qu'on était de plus en plus intéressé par des légumes plus petits qui peuvent être apprêtés pour la famille sans laisser de restants pour le lendemain.

Le but inavoué d'écrire une chronique divisée en sections est celui d'encourager la lecture dans les corridors, une activité que je pratique fréquemment. Ainsi, on ne se tanne jamais de lire avant même d'être rendu au milieu du texte parce que c'est déjà la fin! En plus, le format va merveilleusement bien avec le titre de la chronique: c'est petit et c'est d'une couleur inusitée.

«Think big»? Eh bien, il semblerait que la tendance inverse existe aussi: mini-Ritz, Pepmo-Bismol en tablettes, Tide en cube, shooters de Vodka en éprouvette, bref tout ce qui est petit mais qui n'est pas nécessairement mieux petit. Tout ça pour faire plus de choses en moins de temps.

Et cette chronique, vous la lirez en sections, une par deux-minutes-entre-les-cours. À quand le sommeil en capsule?

C'ha!

Je n'ai pas de chat chez moi. Les chats, c'est très utile lorsqu'on a un blanc d'inspiration et qu'il faut remplir sa colonne pour le journal du lendemain. Je ne sais pas comment Pierre Foglia s'y prend avec ses animaux domestiques. En fait, je ne l'avais pas lu depuis au moins deux ans avant la semaine dernière. Je me souviens qu'il parlait souvent de ses chats et je suis convaincu qu'il le fait encore.

Pour ce qui est des chats, ils vous donnent toutes sortes d'histoires rigolotes à raconter et qui plaisent à un lectorat avide de choses banales. Par exemple, si j'avais un chat qui trébuchait partout où il va mais qui aime bien «dominer» les autres chats, eh bien j'aurais probablement pu composer une chronique allégorique sur le Premier ministre.

On a des poissons tropicaux chez moi. Pas tellement de trucs à dire sur les poissons tropicaux, sauf qu'ils se nourrissent de vers, puis occasionnellement de plus petits poissons aux couleurs amusantes qu'on ajoute à l'aquarium.

Dans le journal: le gazon vert de Beijing

En lisant le journal cette semaine, on pouvait apprendre que le gouvernement chinois désire avoir des jeux olympiques à tout prix. Il a mobilisé des dizaines de milliers de travailleurs pour repeindre les pelouses en vert.

Commentaire: Vraiment! Ils nous ont par les gosses les Chinois! Et ils torturent les végétaux pour arriver à leurs fins. Au nom du gazon brun, qu'on leur donne ces jeux et qu'on en finisse avec ce massacre horrible!

Conspiration du mois: les affiches électorales

Ça tombe à pic, il faut le dire. Au même moment où les crocus et les perce-neige se mettent à pousser au travers de la neige, une espèce plus pernicieuse s'apprête à en faire de même au travers du liège et du béton: les affiches électorales. Eh oui, qui aurait cru que ces affiches électorales ne sont en fait qu'un autre outil de marketing de masse (expression méchante) utilisé par les compagnies à intérêts restreints?

Si ce n'est pas l'Asthme-U (SSMU) dont on doit élire les nouveaux membres exécutifs, c'est les associations étudiantes de faculté: la Suce (SUS), l'Eusse (EUS), l'Hausse (AUS) pour ne nommer que celles-ci. Et si ce n'est pas les assos de faculté, c'est les millions d'assos départementales! Et les résultats, ce sont des murales d'affiches de toutes les couleurs, de gros sourires, qui ont pour seul objectif de s'imprégner dans votre mémoire à moyen terme jusqu'au moment du vote, ou si elles sont bien réussies, jusqu'à la fin de vos jours.

N'ayez crainte, car là n'est pas le pire... Je parlais tout à l'heure des corporations privées (expression méchante) qui seraient derrière tout ça. Après avoir été saturé d'affiches faites par ordinateur dans un garage et imprimées sur du 8,5 par 11, vous commencerez à franchement admirer les vrais panneaux publicitaires de Coke, Nike, et du Parti Libéral du Canada.

Et de toute façon, est-ce qu'on a une preuve que ces candidats qu'on nous montre sur ces affiches existent vraiment après le mois de mars?

Dans tous les cas, allez voter! ☉

Politique étudiante

La rémunération des responsables étudiants

Emploi de fortune

BRUNO COULOMBE

MONTRÉAL-CAMPUS (UQAM)

Servir les intérêts d'une association étudiante est souvent synonyme d'une certaine récompense monétaire. Ce gagne-pain apparaît toutefois bien mince, comparé au temps considérable investi dans la politique étudiante.

(Montréal - Puiq) «Je consacre entre 60 et 70 heures par semaine à mon poste», soutient le président de la Fédération étudiante universitaire du Québec (FEUQ), Christian Robitaille. La rétribution des 10 membres élus de la Fédération ne s'élève pourtant qu'à 650\$ par mois. Situation vécue par plusieurs officiers de regroupements étudiants, pour qui la politique associative permet d'obtenir une certaine rémunération. Par contre, l'occupation d'un emploi à temps partiel devenant alors impensable, cette compensation ne sert généralement qu'à assurer la stricte subsistance de celui qui en bénéficie.

À l'AGEsshalcUQAM, le responsable aux finances et services, Patricio Salgado, insiste pour dire que l'argent versé aux élus de son regroupement ne constitue pas un véritable salaire, mais bien une allocation de subsistance. «Le montant maximal est de 150\$ par semaine, explique-t-il. Et l'association n'y consacre pas plus de 60 000\$ par année», soit environ 13 p.cent de son budget. L'argent provient notamment de la cotisation de 19,50\$ par session demandée aux étudiants. L'allocation hebdomadaire des exécutants de l'AGEsshalcUQAM est fixée selon le nombre d'heures consacrées par l'officier à l'association. Ainsi, il n'y a aucune récompense pour une semaine de 15 heures et moins, alors que le montant s'élève à 100\$ pour une période hebdomadaire de 29 à 35 heures.

Il n'existe par contre pas d'échelle financière à l'Association générale des étudiants de l'Université du Québec à Rimouski (AGEUQAR), dont les cinq membres élus reçoivent 300\$ par mois, peu importe le temps consacré à leurs tâches. «On ne dépasse jamais 40 heures par semaine», explique cependant la coordonnatrice aux affaires financières, Émilie Dubé.

L'AGEUQAR refuse aussi d'appeler «salaire» le maigre revenu de ses officiers: «Ce sont des frais de représentation qui ne sont pas déclarés comme des revenus d'emploi et qui ne désavantagent pas ceux qui reçoivent des prêts et bourses du gouvernement du Québec», explique Émilie Dubé.

Une paye issue des cotisations

Une cotisation plus élevée des étudiants n'implique pas nécessairement une meilleure rémunération pour leurs exécutants. Par exemple, malgré la maigre rétribution de leurs représentants, les 2000 inscrits à temps plein à l'UQAR doivent déboursier l'une des contributions les plus importantes au Québec, soit 30\$ par trimestre.

L'allocation payée aux membres élus de l'Association des étudiants-es du secteur de l'éducation de l'UQAM (ADEESE) est deux fois plus élevée que celle offerte par l'AGEUQAR à ses exécutants, avec un montant maximal de 150\$ par semaine. Les membres de l'ADEESE n'ont cependant que 13,50\$ à déboursier par semestre.

L'une des cotisations les plus fai-

bles se paye à l'Université Laval où elle oscille entre 6\$ et 7,50\$. Quant à la rémunération des sept membres élus de la Confédération des associations d'étudiants et étudiantes de l'Université Laval (CADEUL), elle se situe entre 150 et 200\$ par semaine. Le montant exact est difficile à connaître, le vice-président aux finances, Bertrand Couture, alléguant que «c'est assez confidentiel». La part budgétaire que la CADEUL consacre annuellement à la rétribution de ses exécutants n'a toutefois rien d'un secret: un maigre 2,5 p.cent.

Un attrait majeur

La cotisation versée au Mouvement des associations étudiantes de l'Université du Québec à Chicoutimi (MAGEUQAC) s'élève à 20\$ par session. Ses officiers ne jouissent cependant d'aucun avantage financier, le conseil d'administration de l'organisation étant contre cette idée. Conséquence: «On a énormément de difficultés à recruter des étudiants», soutient la secrétaire du MAGEUQAC, Cathy Tremblay. Le regroupement est toujours à la recherche d'un président, d'un trésorier et d'un responsable aux affaires internes, faute de candidats.

Selon Patricio Salgado, «tu ne peux pas exiger de quelqu'un qu'il consacre 30 heures par semaine à son association s'il n'est pas rémunéré». Cette idée semble d'ailleurs dégrader un quasi-consensus à l'AGEsshalcUQAM, puisque seule l'association modulaire de sociologie s'est prononcée contre le principe. «Ils contestent la question des salaires à chaque assemblée générale, mais ils ne sont jamais appuyés», affirme la responsable à la liaison interne de l'association uqamienne, Rachel Faucher.

L'exécutif de sociologie n'a pourtant aucune position officielle sur cette question. Exprimer son opinion personnelle, son secrétaire, Sacha Desautels, prétend que l'allocation des exécutants de l'AGEsshalcUQAM compromet le caractère démocratique de l'élection des représentants. «Lorsque la campagne est lancée au mois de mars, seuls ceux qui font déjà partie de l'exécutif peuvent s'y investir pleinement, étant donné que l'allocation leur permet de ne pas travailler à l'extérieur, estime-t-il. Il y a aussi le danger que certains étudiants n'embarquent dans l'association que pour avoir une job.»

À l'ADEESE, seule l'association modulaire du baccalauréat d'enseignement au secondaire s'est opposée au versement d'une allocation de subsistance au moment de son instauration. «Mais aujourd'hui, ça fait l'unanimité», raconte le président du regroupement général, Philippe Savard.

Pour le responsable général de l'AGEsshalcUQAM, Philippe Leclerc, l'allocation constitue un incitatif pour effectuer un travail sérieux. «Faire partie d'un exécutif étudiant, ça demande

beaucoup de temps. Et lorsque tu es payé pour le faire, tu te sens obligé de produire», estime-t-il.

Le problème ne se pose toutefois pas partout. Ainsi, à l'UQAM, les associations étudiantes de l'École des sciences de la gestion (AÉESG) et du secteur des sciences ne compensent pas leurs membres élus. Tous les postes sont néanmoins occupés. De plus, il est fréquent que les responsables de ces deux organisations consacrent plus de 35 heures par semaine à leurs fonctions. «Pour nous, c'est davantage l'occasion de se créer un réseau de contacts et de se placer éventuellement dans une entreprise», estime le président de l'AÉESG, Nadher Essafi.

L'autre extrême

À l'opposé des étudiants qui s'impliquent bénévolement dans leur association, les huit membres élus de la Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal sont rémunérés à temps plein, ce qui représente toutefois moins de 5 p.cent des dépenses de l'organisation. Chaque officier est payé à un taux horaire de 7\$, soit le salaire minimum, à raison de 40 heures par semaine.

Cette rétribution est relativement semblable à celle accordée aux membres élus de l'Union étudiante de

l'Université Concordia, qui reçoivent 14 000\$ par année. Là aussi, le salaire est déclaré et imposable. À la fin mars, un référendum déterminera si les facultés de commerce et administration ainsi que de génie et informatique s'affilieront à l'Union, ce qui augmenterait le nombre de cotisants, qui déboursent actuellement 25 par crédit. Le président du conseil d'administration, Patrice Blais, n'écarter pas la possibilité que «le salaire de l'exécutif soit alors hausse».

Au Québec, c'est à la Société étudiante de l'Université McGill que revient la palme des officiers les mieux payés, avec 15 300\$ par année. Ce salaire, auquel la Société réserve 4 p.cent de ses dépenses, est notamment issu de la cotisation de 28\$ que doivent défrayer les étudiants chaque session. Cette rémunération peut paraître satisfaisante. Sauf qu'à la Société, l'exécutant Jeremy Farrell qualifie le nombre d'heures travaillées de «ridiculement élevé». 

Association	Salaire annuel	% du budget
ADEESE (UQAM)	3700\$	18%
AÉESG (UQAM)	0\$	0%
AÉSS (UQAM)	0\$	0%
AGEsshalcUQAM	7500\$	13%
CADEUL (Laval)	10 000\$	inconnu
FAECUM (Montréal)	14 000\$	4%
FEUS (Sherbrooke)	3900\$	6%
FEUQ	7800\$	0% *
MAGEUQAC (Chicoutimi)	0\$	0%
AÉUM (McGill)	15 300\$	4%
CSU (Concordia)	14 000\$	4%

* Les salaires sont payés par le gouvernement du Québec

 élections mcgill

Vous invitent aux:

ÉLECTIONS ÉTUDIANTES 2001

Une chance unique d'élire les membres de :

- la direction du SSMU
- Conseil de l'Université McGill
- Conseil d'administration

et de répondre à 3 questions référendaires concernant :

- les frais d'adhésion au SSMU
- le GRIP (Groupe de Recherche d'Intérêt Public du Québec)
- la Clinique juridique de McGill

Venez voter les 6-7-8 mars prochains

14 BUREAUX DE VOTE À VOTRE DISPOSITION (10AM À 5PM)

VOTE PAR ANTICIPATION: 2 MARS @ SHATNER (10AM À 5PM)

Shatner Univ. Centre (kiosque) &	Wong Building
Redpath Library *	McConnell Engineering
Bronfman Building	Frank Dawson Adams (entrée côté ouest)
Chancellor Day Hall	Burnside Hall (sous-sol)
Stewart Biology	Royal Victoria College (cafétéria) *
Leacock Building	Bishop Mountain Hall *
Arts Building	Currie Gym

* OUVERT JUSQU'À 7PM, SAUF LE JEUDI

Le Grand Débat (en anglais)

1er mars 6:30 pm Shatner (cafétéria)

Débat francophone

2 mars 4:00 pm @ Gerts

N'oubliez pas votre carte étudiante de McGill. Vous en aurez besoin pour voter.

Informations supplémentaires : www.ssmu.mcgill.ca/elections

Nouvelles internationales

La guerre des étoiles II: Face à l'ambivalence canadienne

SIMON NICOLOFF

Le projet de bouclier antimissile américain qui inquiète l'ensemble de la planète ne semble guère faire frémir le gouvernement canadien qui ne cesse d'envoyer de multiples messages contradictoires par l'entremise de son patron.

Jadis ignoré par le déchu Président Bill Clinton et mis de l'avant par son successeur George W. Bush, le désormais très médiatisé bouclier antimissile, ou National Missile Defense (NMD), ne cesse de soulever la controverse tant chez les alliés américains que chez les États «préoccupants».

L'histoire du NMD remonte à l'administration Reagan et à l'idée de la guerre des étoiles. Ce concept suggérait l'établissement de différentes bases de lancement de missile ICBM, situées aux quatre coins des États-Unis pour contre-attaquer en cas d'invasion ou de guerre nucléaire (principe ABM). Cette stratégie a antagonisé suffisamment les puissances nucléaires reconnues et a lancé une formidable course à l'armement pour établir un «équilibre de terreur», soldé par le traité de non-prolifération (TNP), visant principalement à interdire l'exportation de techniques nucléaires aux pays qui n'en sont pas dotés. Ce traité, dont la Chine et la Russie sont signataire, se base sur la doctrine de dissuasion nucléaire. «Si l'extermination mutuelle devenait inévitable, aucun des deux parties (ici l'Union Soviétique et les États-Unis) ne se résoudrait à utiliser l'arme nucléaire», argumente Henry Kissinger, professeur de Science Politiques à Harvard dans À la Maison Blanche: Les années orageuses. Bien sûr, les dilemmes psychologiques, tel l'utilisation irrationnelle de telles armes ne sont pas résolus et plusieurs traités, dont Star I et Star II, ont été signés pour éviter de relancer la course à l'armement.

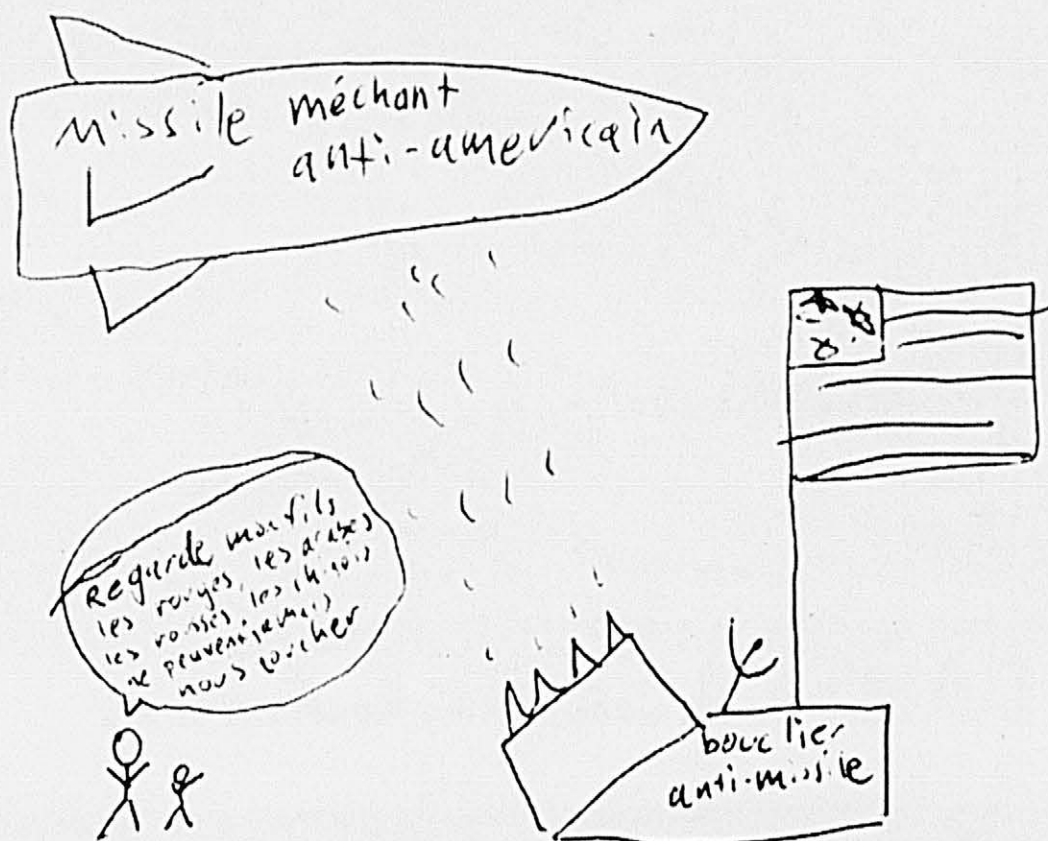
Si l'extermination mutuelle devenait inévitable, aucun des deux parties (ici l'Union Soviétique et les États-Unis) ne se résoudrait à utiliser l'arme nucléaire.

Star Wars II, ou NMD est une variante de ABM. Il porte sur une centaine de missiles antimissiles, dont les bases de lancement seraient en Alaska et au Dakota du Sud permettant ainsi de protéger les grandes métropoles américaines telles Los Angeles, Washington et New York. Le NMD, dérivé des progrès

technologiques visant une plus ample précision à grande distance, est justifié par l'administration républicaine pour se protéger des États voyous comme la Corée du Nord, l'Iran ou l'Iraq. En outre, le NMD permet théoriquement d'intercepter les missiles en plein vol comme en fait preuve l'essai américain réussi le 7 juillet dernier. Cela fait peur à la Chine et la Russie puisque l'équilibre de dissuasion serait rompu. «[Le bouclier] vient d'une psychose de la Guerre Froide où les Américains cherchent des ennemis, probablement chinois», a déclaré, selon le Globe and Mail, Sha Zukang, négociateur des questions nucléaires pour la Chine.

La position du gouvernement canadien sur cette question est importante, le pays se trouvant sur la carte géopolitique mondiale à mi-chemin entre les États-Unis, la Chine et la Russie. Le Premier ministre Jean Chrétien a eu la chance de commenter le bouclier une première fois lors de la récente visite du président russe, Vladimir Putin, affirmant ses réserves à la presse en ce qui a trait à la stabilité mondiale. M. Chrétien a répété l'expérience avec Jacques Chirac, le président français, quelques jours plus tard. La donne a toutefois changé à Washington lors de la rencontre Bush-Chrétien où ce dernier a appuyé son voisin sans réserve quant à l'implantation du NMD. Finalement, le Premier ministre a déclaré «qu'il ne pense pas que le Canada peut jouer un rôle» lors de sa récente conversation avec le Chef d'état chinois, Jiang Zeming.

Ces divagations annoncent l'ambivalence canadienne quand à ce projet, alimenté par la peur de représailles commerciales des Américains qui représentent 90 p.cent de nos exportations. La peur est une chose, l'envoi de messages contradictoires en est une autre. Comment un pays, pourfendeur d'une politique étrangère, axée sur les droits humains et le désarmement (comme en font foi la Convention d'Ottawa et la participation aux missions de paix de l'ONU) peut se permettre de rester vague sur un sujet si sensible? En plus de coûter 6 milliards aux contribuables américains, le NMD relancera la course aux armements difficilement supportable pour le Canada qui alloue 1,3 p.cent du PIB à la défense. La question d'accepter ou non le NMD doit s'analyser au niveau de la cohérence politique. Le Canada a dit non au projet Star Wars de Reagan et doit dire non à Star War II. Le déséquilibre de la balance du pouvoir a montré sa menace quand à l'escalation de la tension internationale, notamment en Israël ou à Cuba en 1956. Or le Canada doit dire non au NMD pour éviter que la stabilité actuelle, basée sur l'indépendance économique des États-Nations, se transforme en mondialisation de l'angoisse et à l'appréhension d'une future guerre nucléaire. 



DOCTEUR MYSTÉRIEUX

philosophie

Merde

Note : Le Délit n'est pas responsable du texte ci-dessous, qui n'engage que son auteur. Mon but est de dénoncer les structures hypocrites de pouvoir, et voici un cas flagrant mais polémique. Comprenez que l'argumentation est sommaire du fait de la place, et provocatrice par souci d'efficacité. Si vous êtes choqués, extirpez-vous de votre passivité, et réagissez.

GUILLAUME GINGEMBRE

La peine de mort, vous en pensez quoi? Évidemment, on est tous con(tre). C'est tellement inhumain de tuer un être humain. On peut l'enfermer, préserver son estomac, mais le tuer, là non, c'est pas possible. En plus, des économistes nous ont dit que ça coûtait plus cher, alors si on peut diminuer nos impôts, autant saisir l'occasion. Et puis, il faut le répéter, une peine de mort, c'est pas humain. On est sous un régime de liberté ici, les goulags c'était de l'autre côté, et heureusement maintenant le mur est tombé. Donc «paix et amour» pour tout le monde. Et zen man, on est tous heureux.

Mais il faut se rendre compte de l'implication d'une telle assertion. On ne change rien, au contraire. Le principe de la peine de mort reste intact. Enlever la peine capitale revient juste à légitimer un peu plus le même système en ajustant le discours à la naïveté ambiante. En utilisant sa tête au lieu des médias pour réfléchir, on s'apercevra que la peine de mort servait uniquement à éliminer les éléments subversifs de la société, et à décourager d'autres forcés de transgresser la loi, en donnant un exemple radical. Et que se passe-t-il actuellement? Exactement la même chose, avec l'emprisonnement à vie. Mais personne ne s'en rend compte, car on ne tue plus. On enferme et on passe à autre chose: on défend les droits des animaux qui sont parqués dans des endroits trop exigus. Vive la compassion démocratique! Et ce qui permet cela est l'abrutissement des masses, de vous, de moi, par une avalanche d'information que nous ne pouvons plus traiter, au point de tout accepter, en ayant cependant l'impression d'avoir le choix. Mon cul, ouais...

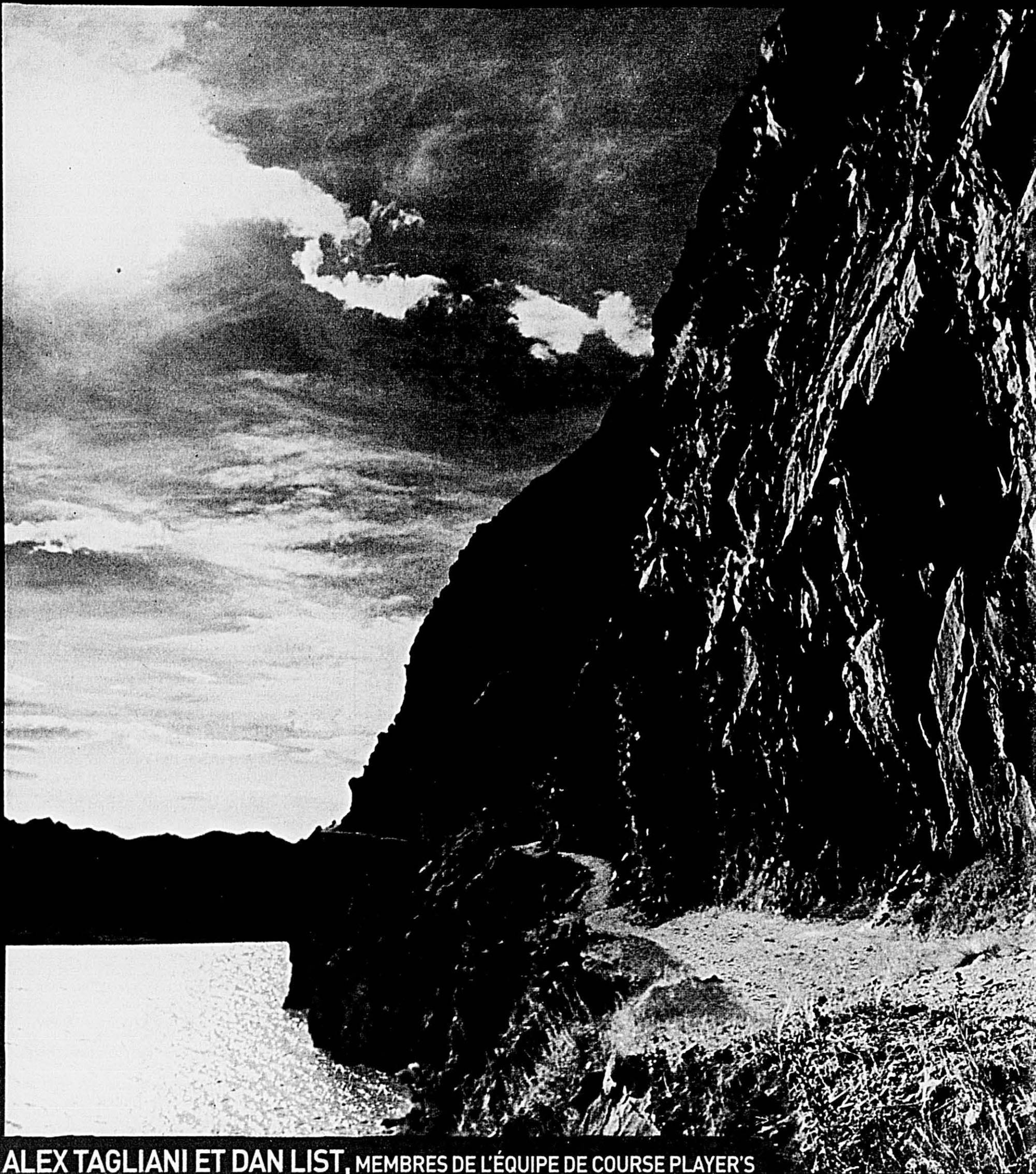
Donc, la peine de mort n'est pas un progrès. Ce n'est pas une régression non plus, c'est juste une redéfinition, qui prouve une fois encore la flexibilité du système démocratique. Ce qui choque, ce n'est pas le principe de disposer de la vie d'un autre, mais juste le résultat: une mort prématurée. Donc si on enlève cette mort prématurée, tout le monde est content, et le système est légitimé. C'est sûr, un régime social qui tue est un peu contradictoire. Mais si on est généreux au point de protéger la vie de tous, même de ceux qui tuent, qui violent, on est magnifique, et la légitimation est renforcée. On va juste continuer à disposer de la vie des autres, sans la supprimer. Après tout cela coûte moins cher, et on meurt tous un jour. Quant au principe de domination, il est préservé. Certains criminels ont même un sens du devoir civique si poussé qu'ils se suicident d'eux-mêmes. Quel dommage, nous qui nous sommes battus pour protéger leur vie, ils refusent notre don...

Car il faut le dire, la vie en prison est extraordinaire. Des barreaux dessinent de jolis motifs sur un ciel bleu dont la régularité est, il faut le dire, si ennuyante... De charmants serveurs nous apportent à manger, et nous présentent de gentils compagnons de chambrée, avec lesquels on s'adonne à des jeux fort amusants, parfois appelés viol. En outre, il faut quand même souligner la propreté et le confort de ces bâtiments, personne ne voudrait en sortir. C'est tellement beau! Un vrai club med gratuit... Moins trivialement, ce que l'abolition de la peine de mort a donné aux prisonniers est le droit d'attendre la mort dans des établissements environnés de vétusté, tout en étant sujets aux violences diverses des plus fortes, qui comportent notamment un combo d'agression sexuelle et de violence physique pour s'assurer du silence de la victime. Chouette, non? Évidemment, si le prisonnier a la possibilité de se plaindre, les coupables sont condamnés, mais le traumatisme d'un viol est difficilement imaginable pour ceux qui n'ont pas connu de personnes violées... Dites, si vous m'accordiez quelque chose? La vie en prison est inhumaine...

OK, mais il ne faut pas pousser, vous allez me dire. Merde, ces gens là sont des criminels, ils le méritent... Vous êtes vexés si je vous dis que c'est exactement le même raisonnement que celui qui a mené à l'instauration de la peine de mort? Votre lutte contre cette dernière est juste un moyen égoïste et hypocrite de votre part pour vous aider à mieux accepter un système foncièrement inhumain auquel vous participez... Il y a peu de différence entre la peine de mort et la prison à perpétuité. Ultimement vous éliminez. Vous ne voulez pas tuer, c'est leur problème, ils n'ont qu'à supporter la vie en prison, et transformer ce lieu en camp de vacances... C'est vrai quoi, qu'on arrête de vous déranger dans votre plaisir consumériste totalement commun.

Et puis quoi? Rien. Je n'ai pas plus de solution que vous. Tuer est choquant, et trop radical, enfermer relève de la même logique, mais choque moins, donc on adopte cette dernière solution, qui ne change pas grand chose dans le principe, dans l'essence de l'attitude. Mais on ne peut supprimer cette attitude. Donc arrêtons l'hypocrisie, arrêtons de jurer au nom de la liberté, et de la paix, et de dire que tout le monde est beau et gentil. Acceptons les contradictions de ce système, et jouissons-en en nous basant sur ces contradictions. Au moins soyons responsables devant les éliminés, les déchets que nous créons. Et arrêtez de défilier au nom de la liberté, le pouvoir ne vous appartient pas, il vous utilise pour ajuster ses moyens de domination. Soyez contre le pouvoir (qui a le courage de le faire?), ou fermez votre gueule, payez vos impôts pour entretenir votre bourreau, et faites des enfants. La chair à consensus qui consomme est toujours utile... 

TOUR DE FORMATION.



ALEX TAGLIANI ET DAN LIST, MEMBRES DE L'ÉQUIPE DE COURSE PLAYER'S

EN COURSE DANS LA SÉRIE C.A.R.T.

Un monde
à ta mesure



Lequipe-Players.com



Arts visuels

CORINA CRAINIC

Conceptions

ou pourquoi la femme est femme

Depuis que le monde est monde, de terribles questions nous terrassent: d'où venons-nous? Où allons-nous? Ces terribles lieux communs! Mais voici que l'artiste Diana Lynn Thompson change quelque peu la problématique en demandant: comment venons-nous au monde? Que vit la femme dans tout ça? Ses œuvres présentées à La Centrale du 22 février au 24 mars font état de ces questions ainsi que tout ce qui entoure le thème de la maternité.

Suite à un accident grave, l'artiste originaire de Vancouver entame une réflexion sur la fragilité du corps et de l'esprit humains. Elle se penche entre autres sur la complexité de l'enfantement et de tout ce que cela implique pour la femme, que ce soit physiquement ou psychologiquement. Ce qui l'interpelle, c'est cette manière un peu naïve dont la future mère est entourée par ses proches. En effet, ceux-ci tentent de lui présenter une expérience merveilleuse, lumineuse, exempte de difficulté et semble-t-il cela ne colle pas toujours à la réalité. Dès lors, Thompson tente de mettre en lumière l'a-

venture à la fois rêvée et réelle et de voir comment la dualité qui en découle peut s'exprimer.

Les pièces très diverses, constituant toutefois un ensemble tout à fait cohérent, démontrent un souci particulier de perfectionnisme. Le spectateur est surpris de voir un ensemble de peintures dont le style et le thème font d'emblée penser à Frieda Kahlo, l'artiste mexicaine dont la souffrance liée à l'impossibilité d'être mère a constitué un des piliers de sa production picturale. Il s'agit de douze toiles peintes minutieusement où les fleurs fantastiques aux couleurs recherchées servent de toile de fond aux instruments chirurgicaux, aux ovules, aux fœtus, aux ovaires. Son désir de présenter à la fois le rêve et la réalité est plutôt bien réalisé.

Dans la même veine, vous découvrirez aussi des collages qui assemblent des objets entourant le rêve de la maternité ainsi que ce qui constitue sa plus crue réalité. Il s'y côtoie des bouts de biberons, des épingles à couches, des images d'oursons en peluche, le tout assemblé avec le per-



fectionnisme qui caractérise cette artiste. Suit une sculpture couvrant deux murs de la galerie où, sous un voile de dentelle rose se trouvent des instruments médicaux plus ou moins terrifiants, certains étant réels, d'autres inventés. Là encore le phantasme est lié au terre-à-terre. Enfin vient une intrigante sculpture faite de quatre étagères remplies de biberons contenant diverses mixtures ou objets évoquant les substances chimiques que les mères évitent pour ne pas contaminer leur enfant. Et tout ceci est épicé par plusieurs tables parsemées ça et là et sur lesquelles se trouvent des journaux tenus par des femmes et des hommes vivant près d'un enfant. Parce que, dans un esprit très «West Coast», dans cette exposition il s'agit surtout de partager des expériences! 

Les Conceptions de Diana Lynn Thompson jusqu'au 24 mars à La Centrale 460, Sainte-Catherine O., espace 506. (514) 871-0268

Un maudit bon show

JEAN-FRANÇOIS LAROCHE



Lundi dernier s'ouvrait la nouvelle saison de la LNI, la ligue nationale d'improvisation, au Medley. Gags, calembours et superbe spectacle se sont côtoyés durant cette soirée mémorable.

La LNI lance sa 23e saison sous le thème «2001, odyssée de l'impro». En effet, c'est toute une odyssée que ce sport théâtral nous permet de vivre en nous lançant dans un monde drôle et imaginaire. Tous les lundis soirs jusqu'au 14 mai, le public aura l'occasion de voir improviser ses préférés au Medley. Mais j'entends déjà vos cris: qu'est-ce que l'impro et d'où ça vient ce truc?

Brève historique pour le profane

L'improvisation, c'est au départ un outil utilisé dans les écoles de théâtre. Improviser consiste à inventer une histoire, à la mettre en scène et à la jouer en même temps, seul ou avec plusieurs personnes. C'est donc dire que la rapidité, l'imagination, l'écoute et une bonne interprétation sont au cœur de l'exercice.

En 1977, le désormais regretté Robert Gravel imagine un concept. Il était alors impliqué dans le développement du Théâtre Expérimental de Montréal (TEM). Il fonde alors avec Yvon Leduc l'idée du match d'impro en s'inspirant de notre sport national. Deux équipes s'affrontent, dans un match comportant trois périodes de trente minutes. Un arbitre, deux juges de ligne, un présentateur, deux entraîneurs, six joueurs de chaque côté et voilà les principaux instigateurs du match. Le but du jeu: l'arbitre lance un thème, les équipes ont trente secondes de cocus et ensuite...ils improvisent à l'intérieur d'une petite patinoire.

Le match est très structuré: l'arbitre peut décerner des pénalités (par exemple,

manque d'écoute où une personne appelée Germaine se fera appeler Roger). Trois pénalités cumulées mènent à un point



Robert Gravel: Créateur du concept du match d'impro et co-fondateur de la LNI avec Yvon Leduc.

donné à l'adversaire et peuvent aller jusqu'à la suspension d'un ou plusieurs joueurs. Il faut aussi noter que différentes catégories viennent agrémenter la partie (ex: chantée, sans parole, à la manière de..., immobile).

Quelques décennies plus tard, l'impro est plus présente que jamais au Québec. Il y

a même une relève importante grâce à une structure calquée sur celle du hockey. Des ligues mineures (LICOP), aux ligues collégiales (Ligue des Pamplemousses), et même universitaire (LUI), plusieurs personnes sont impliquées dans le milieu de l'improvisation. Mentionnons également des «ligues de garage», plus informelles, telles que la LIB et Cravate. À un niveau supérieur, on retrouve même des ligues nationales telles LNI, Globale et National. C'est donc dire que le Québec est très actif dans ce domaine. Il est de plus possible de voir un match d'impro chaque jour de la semaine à Montréal (en saison, bien sûr).

Et la LNI?

La LNI, c'est la plus vieille et plus populaire de toutes les ligues d'improvisation. Elle a vu passer plusieurs acteurs maintenant connus (Patrice Lécuyer, Marcel Leboeuf, Claude Legault,...) et plusieurs humoristes (Jean-Michel Anctil, Patrick Huard, ...). Malgré cela, plusieurs joueurs ne proviennent pas du milieu culturel. Ils font de l'impro depuis longtemps et y sont très bons.

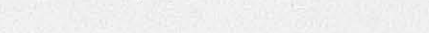
La LNI, c'est aussi un maudit bon show. Il va sans dire qu'elle nous offre une belle brochette d'acteurs vifs et à l'humour acéré. Car lorsqu'on va à la LNI, c'est pour rire et pour admirer le talent et la rapidité de construction des joueurs.

L'ambiance est toujours agréable. Le Medley est une salle idéale pour l'événement. Le public, d'environ 400 personnes, fait en sorte que l'endroit garde une certaine intimité. Le public est d'ailleurs connaisseur; plusieurs ont déjà joué. D'autres connaissent l'impro par Télé-Québec, qui diffuse des match de la LNI, Improvissimo et le National. Tous savent apprécier une belle improvisation et s'indigner lors de performances minables. Les claques (des

vraies) pleuvent alors sur la patinoire. Le public prend une part active au match, car c'est par son vote que les points seront attribués à telle ou telle autre équipe, selon sa préférence.

En ce qui concerne la soirée du 19 février, ce n'était pas un match dans le sens formel du terme mais bien un petit tournoi où chaque équipe jouait une période de vingt minutes. On a donc eu droit à deux parties préliminaires, une demi-finale et une finale. Mentionnons les performances formidables de Claude Legault, Charles Larfortune, François-Étienne Paré, Zoomba et Didier Lucien, pour ne nommer que ceux-ci. Malgré le fait que les joueurs n'étaient pas bien réchauffés (les meilleurs moments d'une partie sont généralement en troisième période), le spectacle s'avérait digne de mention. Nous avons finalement eu droit à une finale extraordinairement serrée, où un score de 1-1 a été départagé par une dernière improvisation. Cette dernière, magnifiquement campée par Didier Lucien et Christian Vanasse, s'est soldée par un vote de 172-171 en faveur des bleus.

Allez-y

Que ce soit l'une ou l'autre des ligues, l'improvisation c'est toujours un grand moment de détente et de plaisir. Pour paraphraser Nathalie Petrowski, c'est bien mieux qu'une game de hockey, et c'est moins cher. En effet, pour une dizaine de dollars, la LNI vous offrira une soirée mémorable. Petit truc: renseignez-vous sur les dates de la prochaine saison de la Nationale. En effet, dans le but de remplir l'assistance pour la tv, Télé-Québec distribue gratuitement plusieurs billets. Entre-temps, la LNI vous offre ses bontés tous les lundis à 19h30 au Medley. Allez-y, vous ne le regretterez pas! 



Musique

Fred «TNT» Fortin

SOPHIE PILLARELLA

Fred Fortin était mûr pour le Spectrum. Après avoir chauffé à bloc le Cabaret, l'automne dernier, son retour sur scène était attendu de tous les amateurs!

Joseph Antoine Frédéric Fortin Perron appartient à une race en voie d'extinction. Il compte parmi les rares qui pratiquent leur art sans faire de compromis, sans jouer la game. Sa musique, il la joue avec ses tripes, il l'offre pour exorciser ses malheurs et apaiser ceux des autres, mais jamais il n'entend d'actions dans le but de plaire. Pourtant la horde médiatique en redemande. Depuis la sortie de son premier album en 1996, encore avec son projet *Gros Mené* et plus que jamais avec son dernier, *Le plancher des vaches*, Fred Fortin devra faire avec: on aime son style bâclé, sale et cru!

Je suis entrée au Spectrum avec un sourire aux lèvres. Sans raison. J'avais la tête libre de toute préoccupation, mais en tant que néoréaliste inavoué, Fred Fortin a le tour de nous lancer en pleine face la vérité crue, la misère noire, la p'tite vie ingrate. La leçon est tellement poignante, qu'on ne peut rester de glace face à ce réalisme brûlant qui émane de ses chansons, toutes de joul composées.

Comptant pour seul élément de mise en scène un éclairage rouge et orange, qui ne va pas sans rappe-

ler les flammes de l'enfer, Fortin et ses acolytes ont donné une seconde vie à la plupart des chansons de ses deux albums solo. Les guitares lourdes et grinçantes ont servi à toutes les sauces, flirtant surtout avec le rock pur et dur, parfois avec le folk, un peu avec le blues et souvent avec le punk. Quand la presque totalité des chansons s'étirent en un jam contrôlé, que seuls les amateurs peuvent vraiment apprécier, on constate que Fred Fortin vit sur scène, comme un poisson dans l'eau. Il a même profité de l'occasion pour s'aventurer dans les méandres de l'électronique, procurant une touche onirique et esthétique à son style rude et grossier.

Il sait aussi quand ralentir ses ardeurs. Au seuil du delirium tremens, il a changé de registre pour nous plonger dans un état de sensibilité flagrante avec «Chaouin», petit bijou de chanson déprimante!

Après une quantité de rappels, surtout consacrés aux fans de *Gros Mené* et une performance incendiaire, Fred Fortin nous a donné la preuve que l'authenticité porte des fruits délicieux. ☺



Musique

De la musique ensoleillée en plein mois de février

ELKAHINA TALBI

Vous savez, j'ai toujours eu une certaine compassion pour les artistes de première partie. Habituellement, le public n'est pas venu pour les voir et ils doivent les divertir avant le grand show. Le Festival de musique du Maghreb, présenté par Nuits d'Afrique au Kola Note vendredi et samedi les 16 et 17 février, a rejoint le côté sensible en moi.



Le chanteur de la formation Salam

Les meilleurs artistes jouaient le samedi soir, faisant des interprètes du vendredi les artistes de première partie. Il est vrai que la scène musicale maghrébine de Montréal est encore toute jeune! Vendredi, nous avons eu le plaisir de faire la connaissance de Hassan El Hadi. Ses compositions sont innovatrices et relevées d'une touche de jazz, tout en gardant un rythme traditionnel. Ce fut la belle découverte de la soirée. Avec sa voix angélique, Hassan a réussi à faire apprécier l'originalité de sa musique. Reste à travailler la confiance sur scène pour cet artiste dont le plaisir de jouer était visible. Ma grande déception fut la Caravane du

désert dont on m'avait si longuement louangé les talents. Que dire à part l'absence totale de chimie entre les musiciens et leur chanteur, Fouad Nacer Taïbi. Pourtant ce dernier a collaboré avec des grands de la scène québécoise comme Jean Leloup et Dubmatique pour ne nommer que ceux-là. De plus, la présence des percussions et des guitares électriques était mal répartie. On pouvait constater l'échec par le manque d'entrain de la foule déjà peu nombreuse.

Dieu merci tout ceci ne fut qu'histoire ancienne le lendemain. On a eu droit à une belle brochette d'artistes. Comme entrée, l'orchestre andalou de Montréal nous a

offert une musique authentique et d'une grande beauté! Le plat de résistance était Salama du Maroc, chargé à bloc avec des rythmes du sud et un soupçon de cuivres. Contrairement à leurs compatriotes de la veille, la fusion musicale était parfaite et même divine! Pour le dessert, on nous réservait Canada Rai, un magnifique mélange des voix de Chebba Zorah et de Cheb Fayçal chantant en français, anglais et algérien. À cause de leur chaleur et de leurs rythmes enivrants, le Festival de musique du Maghreb s'est terminé sur une note de fête et de joie. Mais surtout avec une piste de danse bondée de monde! ☺

Nous protégeons votre santé!

Barbara Beattie travaille avec son chien détecteur Rookie et ses collègues de l'Agence canadienne d'inspection des aliments. Ils veillent à empêcher l'entrée au Canada de produits interdits qui pourraient nuire à nos plantes et animaux ou contaminer nos ressources alimentaires. C'est un des nombreux services qui ont pour but de protéger la santé des Canadiens.

Pour en connaître davantage sur les centaines de services offerts par le gouvernement du Canada :

- visitez le Centre d'accès Service Canada le plus près
- visitez le www.canada.gc.ca
- ou appelez au 1 800 O-Canada (1 800 622-6232), Téléspecteur/ATME : 1 800 465-7735

Canada





Cinéma

Le festival des remises en question

François Bonneau

Des salles presque vides, un public homogène constitué en grande partie d'amis des réalisateurs, des films pour la plupart de piètre qualité, un festival dont personne n'a entendu parler, le cinéma est-il donc un art en déroute au Québec?

Pendant plus d'une semaine la Cinémathèque québécoise et le cinéma ONF auront diffusé plus de 140 films. Des longs métrages de fiction jusqu'aux films d'arts et expérimentations en passant par les documentaires, les courts et moyens métrages et les films d'animations. On pourrait croire que le cinéma québécois se porte à merveille avec une programmation si riche. Erreur! La qualité des films laissait souvent à désirer et à bien des niveaux. Des acteurs qui en sont à leur premières expériences, des bandes-sons très pauvres, des scénarios qui partent en tout sens, une photographie rarement digne de mention. Cependant, peu de gens à blâmer si ce n'est des producteurs québécois et canadiens beaucoup trop conservateurs pour investir dans le septième art. Toutefois, le festival s'échelonnant sur plus d'une semaine, l'auteur de cet article a pu relever quelques perles rares.

Un festival comme les Rendez-vous du cinéma québécois, c'est la chance de voir des films qui ne répondent pas nécessairement aux besoins économiques du cinéma. Qui plus est, c'est aussi la chance de voir la relève, ces jeunes dont on entendra peut-être parler dans quelques années. Car avouons-le, depuis des décennies nous entendons parler que des Gille Carles, Pierre Falardeau, Denys Arcand, Léa Pool...

Ces derniers temps Denis Villeneuve et Philippe Falardeau ont apporté un vent de fraîcheur, une certaine jeunesse au cinéma québécois qui à trop longtemps végéta dans les carcans peu flexibles des vieux routiers. Pourtant, derrière ces deux nouvelles têtes formant la «Young French New Wave» comme disent les Canadiens anglais, se cache une myriade de jeunes cinéastes.

En jetant un bref coup d'œil sur la formation de ces jeunes réalisateurs, nombreux sont ceux fraîchement sortis de la fameuse école de cinéma de Concordia, d'autres proviennent des études de communication de l'UQAM ou d'études cinématographiques de l'Université de Montréal. Toutefois, la plupart ayant choisi de poursuivre leur formation à l'institut de l'image et du son. Ainsi, à la simple vue des films des étudiants gradués de cette jeune école montréalaise du cinéma, il appert que l'INIS semble former des artistes de très hautes qualités. Soulignons l'excellent documentaire *Pokémon* de Mathieu Arsenault, où le style «cinéma vérité» du jeune réalisateur est très efficace pour décrire la vie de jeunes garçons vivant dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve et ayant comme passion maîtresse les Pokémon.

Le festival étant aussi tourné vers l'avenir, on retrouvait plusieurs films dans la



Une scène du film Maelstrom

catégorie arts et expérimentation. Cette catégorie salue les films d'auteur, l'audace et à pour leitmotiv d'exploiter toutes les possibilités du septième art. Retenons *Avalanche* du jeune réalisateur Claude Ferland, artiste habitué aux arts visuels. Son film rappelle l'ambiguïté de la nature humaine. L'homme devient paranoïaque étant écartelé entre sa liberté et la difficulté de la conserver.

Et les films d'animation là-dedans, un autre fleuron de l'ONF. Les films de l'ONF ont remporté beaucoup d'Oscars, souvenons-nous du merveilleux *L'homme qui plantait des arbres* de Frédéric Bach. On a eu droit à de très beaux films comme *Du big bang à mardi matin* de Claude Cloutier

qui fait le tour de l'histoire de l'humanité en moins de 6 minutes! D'un style plus engagé notons *Le Chapeau* de Michelle Cournoyer, petit bijou qui étonne tant par sa forme que par son contenu.

Finalement les documentaires. Fier de ses 146 films le festival accorde la part du lion aux documentaires. Alex Chalsom avec *In the belly of the beast* tourne un film parfois ennuyant (la plupart des 17 spectateurs ont quitté la salle durant le film) et parfois drôle. La caméra du cinéaste parvient à dresser un portrait très noir de la production cinématographique. Pourtant, le festival n'est pas resté insensible face au malaise qui sévit sur le monde du documentaire.

○



Cinéma

Voyage au bout de la nuit

CÉDRIC LAVAL

Récipiendaire de deux prix à la Mostra de Venise 2000, *Before Night Falls*, de Julian Schnabel, vaut surtout par son contenu riche en émotions: il retrace la vie de l'écrivain cubain Reinaldo Arenas, persécuté par le régime de Fidel Castro durant près de trente ans...

Né en 1943 dans la province cubaine d'Oriente, Reinaldo Arenas a seize ans quand éclate la révolution castriste. Son parcours politique est d'autant plus exemplaire qu'il s'est d'abord engagé comme guérillero dans les forces rebelles avant de devenir comptable agricole dans une ferme d'État. Cependant, l'enthousiasme cède très vite la place au désenchantement quand il se rend compte qu'une dictature a chassé l'autre: le nouveau régime entend mettre au pas ceux qui seraient réfractaires à la société communiste qu'il veut installer. Sont

notamment dans le collimateur de Castro les écrivains qui ne mettraient pas leur art au service de la Révolution: Reinaldo Arenas est parmi ces écrivains, qui réussit à faire publier ses romans par l'intermédiaire d'amis installés en France. Surtout, il est persécuté du fait de son homosexualité notoire, tare odieuse au régime qu'il convient d'éradiquer par les méthodes les plus extrêmes. Dès lors, il est condamné à écrire dans la clandestinité, puis traqué par la police pour ses pratiques homosexuelles, jusqu'à être emprisonné dans la forteresse

d'El Morro, dans des conditions de détention proches de l'inhumain. Le voyage au bout de la nuit ne fait que commencer...

Il était difficile, à partir d'une telle matière, de proposer au spectateur un film ennuyeux: en cela, Julian Schnabel remplit de façon honnête sa mission en illustrant la vie de Reinaldo Arenas avec une empathie communicative, offrant à l'occasion des scènes mémorables. Pourtant, le film est loin de posséder la même force que l'autobiographie du même nom, pour des raisons qui ne relèvent pas seulement du médium utilisé. En voulant s'effacer derrière son sujet, le cinéaste oublie d'adopter un point de vue qui lui permettrait de dépasser le simple statut d'illustration filmique. Des trois lignes de force qui auraient pu fonder ce point de vue (l'homosexualité, la critique politique, la création), seule la première donne l'impression d'une perspective constante, encore qu'elle perde à l'écran de la sensualité outrancière qu'elle avait dans le livre. La critique politique éclate plusieurs fois au travers de scènes fortes, mais elle est désamorçée par le choix des producteurs de faire parler tous les personnages en anglais, ce qui donne la fâcheuse impression d'un propos déjà biaisé. Malgré ce parti pris quelque peu malhonnête, l'at-

taque contre le régime cubain se révèle au final beaucoup moins radicale que dans l'autobiographie d'Arenas, qui n'a pas de mot assez dur pour condamner la dictature castriste. Enfin, la création fait figure de parent pauvre dans le film, mais l'on sait que peu de cinéastes ont su véritablement la filmer.

Comment retranscrire à l'écran la hargne de l'écrivain à l'égard d'un pays qui l'a trahi, à l'égard de la dictature qui l'a persécuté («Toute dictature est chaste et hostile à la vie; toute manifestation vitale est en soi hostile à n'importe quel régime dogmatique»), à l'égard de la maladie (le sida) qui l'a acculé au suicide («Une perfection aussi diabolique suggère la possibilité de la main de l'homme dans son invention»)? Le réalisateur choisit la facilité en s'en remettant à la seule force du contenu, en se reposant surtout sur l'interprétation très convaincante de Javier Bardem. Le principal mérite de *Before Night Falls* réside moins dans ses qualités filmiques intrinsèques que dans son invite à nous faire découvrir l'œuvre d'un écrivain qui s'est battu pour la liberté de création, d'un homme qui a revendiqué haut et fort la liberté de ses amours. Avant la nuit, une vie douloureuse et entière; au bout de la nuit, l'éternité... ○



Cinéma



Steak saignant à l'américaine

MADELEINE STRATFORD

La curiosité me dévorant les entrailles, je suis allée voir *Hannibal*, la suite du *Silence des Agneaux*. Je suis restée sur ma faim.

L'horreur, auparavant suggérée, est maintenant déployée à grande échelle. Trop d'effets spéciaux et de flafla cachent une trame beaucoup moins intense que la précédente. On alterne maladroitement entre des moments plutôt longs et de vifs éclairs de violence, le tout salpiqué de blagues douteuses qui cadrent mal et ne servent qu'à prévenir les nausées. Ce film n'arrive pas à la cheville du premier et ne gagnera, espérons-le, aucun Oscar.

Brouillon de culture, avec les os

Le génie du *Silence* était sournois. Lector dérangeait terriblement parce qu'il en faisait peu, ou parce qu'on nous laissait le soin d'imaginer les détails graphiques. Dans *Hannibal*, il perpètre ses crimes en direct, animal vicieux à la gueule ensanglantée toutefois cultivé, amateur d'opéra et de doux parfums: un paradoxe voulu, mais un peu cru. L'histoire aussi est dure à avaler: un des «10 most wanted» criminels américains déambule librement dans les rues de Florence, visiblement plein aux as (d'où peut-il bien tirer toute sa fortune?). Il retourne même aux États-Unis sans qu'aucun douanier ou policier ne s'en aperçoive. Le puissant FBI ne peut le capturer sans se faire dévorer le nez, mais deux stupides mafiosos réussissent à l'enlever en moins de deux, sous les ordres de l'unique proie du cannibale ayant survécu au dessert. On a d'ailleurs beaucoup trop défiguré Gary Oldman, lui enlevant ainsi toute crédibilité. Plusieurs ont même souri en le voyant. Pas surprenant que Clarice ne bronche pas devant sa laideur. On dirait presque que ça sent le latex et la cire dans la salle...

Sexisme au menu

Julianne Moore, une nouvelle Clarice beaucoup trop sexy, livre une bonne performance, mais on ne sent plus entre elle et Lector la tension presque insoutenable d'il y a dix ans. La relation est réduite à une morbide attirance pseudo-sexuelle. Côté professionnel, cette agente du FBI n'a aucune autorité sur les hommes qui l'entourent. Elle subit sans broncher le sexisme de ses patrons, une trame secondaire féministe, moderne, mais absolument hors sujet. Elle est mal menée de surcroît par un Ray Liotta aux allures de «vieux mononcle» pervers au front constamment perlant de sueur (les autres acteurs secondaires méritent leur anonymat).

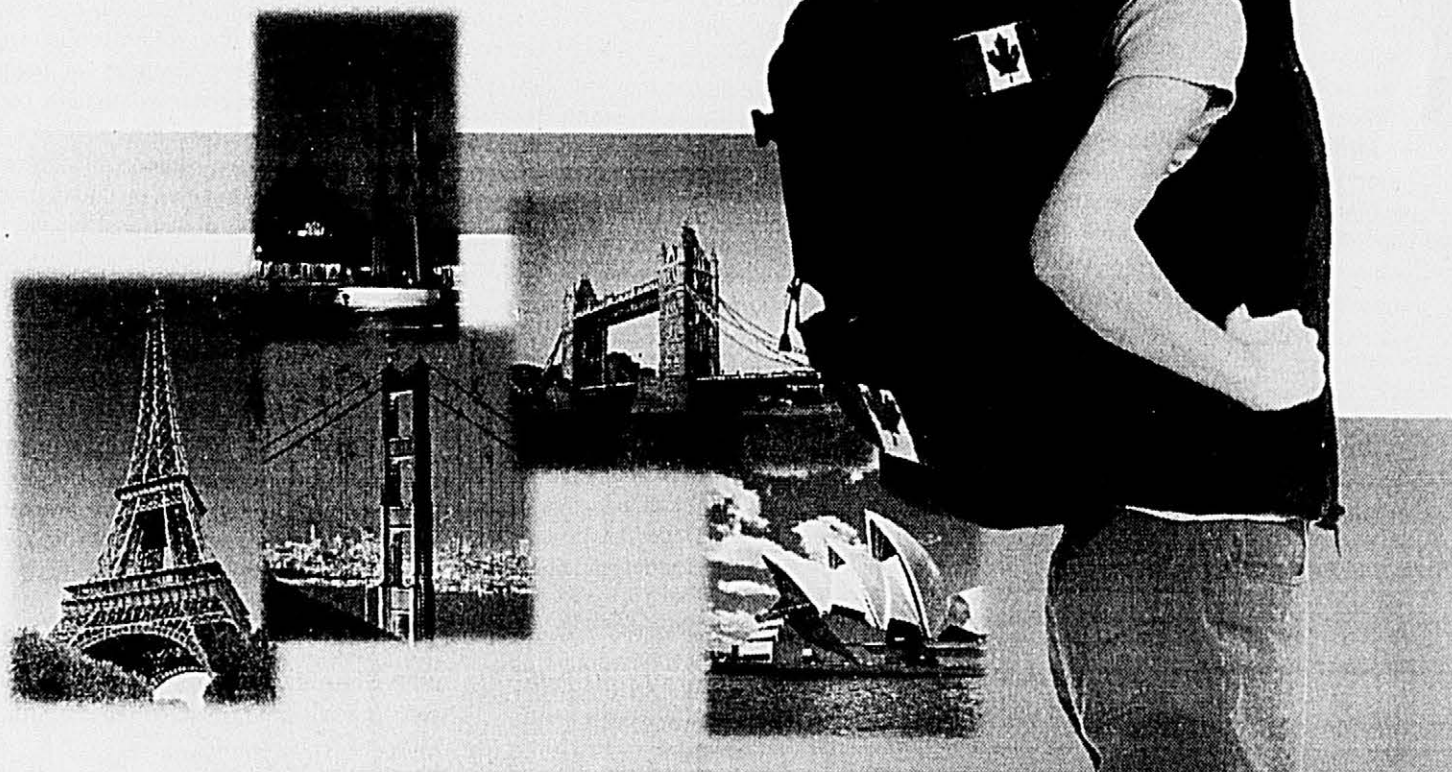
Le saccage des agneaux
Hannibal ravira sans doute les spectateurs américanisés à bloc qui ont dévoré *Seven* comme Lector dévore ses semblables. Le

Silence des Agneaux était un thriller psychologique bien rodé. Même l'innocent papillon de l'affiche faisait peur. *Hannibal* est une pâle copie de tous les thrillers

d'horreur dont le cinéma américain nous engraisse littéralement: on frémit et sourit, puis on oublie tout; une fois sortis du ciné, le cerveau bien lavé. Ce film plaira certainement au grand public lobotomisé d'aujourd'hui qui avalerait

avidement n'importe quoi, pourvu que ce soit bien juteux, à l'image du peu crédible personnage de Ray Liotta qui déguste son propre manque d'intelligence, sourire niais aux lèvres. 

Partir, ça me travaille!



Vivre, apprendre et travailler à l'étranger, c'est possible avec les Programmes internationaux pour les jeunes.

Pour en savoir davantage sur :

- les destinations
- les possibilités de travail à travers le monde
- les modalités d'inscription

communiqués avec le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international dès aujourd'hui à

www.dfait-maeci.gc.ca/123go
ou compose le 1 888 877-7098.



Ministère des Affaires étrangères
et du Commerce international

Department of Foreign Affairs
and International Trade

Canada

dj tiësto
 summer breeze

J'aime... Steven Spielberg

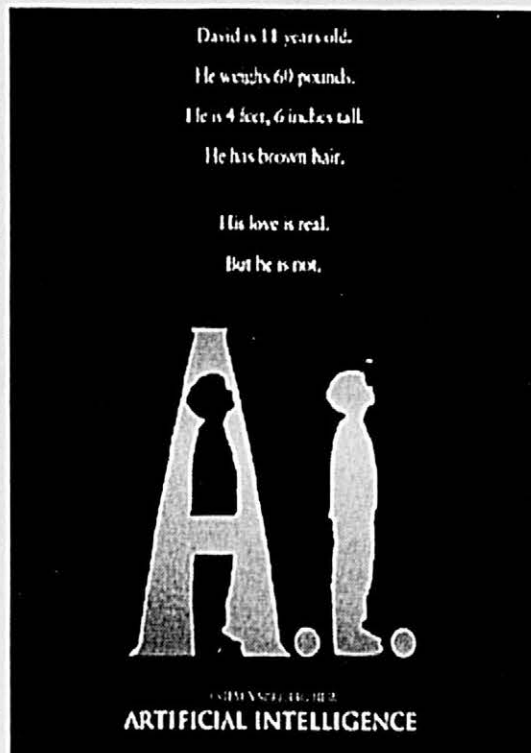
STÉPHANE GIRARD

L'été prochain, Steven Spielberg présentera sur nos grands écrans son nouveau film intitulé *A.I. (Artificial Intelligence)*, l'histoire, à ce qu'il paraît, d'un petit garçon de 11 ans, androïde. Bref, les plus vieux d'entre vous réaliseront qu'il ne s'agit là que d'une version moderne de *DARYL*, célèbre film des années 80 où le héros était, en réalité, un petit robot. Mais il ne faut pas une formation très grande en sémiologie pour réaliser, à un simple coup d'oeil sur l'affiche du film, qu'en plus d'un remake de *DARYL*, nous aurons affaire également à une nouvelle version de *E.T.*

Comme le dit si bien l'affiche, le personnage mesure 4 pieds et 6 pouces, pèse 60 livres. Son amour est réel, mais lui ne l'est pas; son attention se porte vers le ciel, et les rapports sociaux, donc sexuels, lui sont interdits (la barre du A se veut d'ailleurs très castrante); nous sommes précisément dans le même univers que le film *E.T.* nous présentait il y a maintenant près de 20 ans.

Steven Spielberg semble donc s'être donné comme mission de refaire vivre l'enfant en chacun de nous: c'est d'ailleurs la fonction avouée de tout le cinéma hollywoodien. Mais maintenant, au lieu de remonter à la source de nos fantasmes individuels et collectifs inconscients (la faillite de la famille, l'incompétence de la fonction paternelle, le héros isolé en quête de la reconnaissance de ses pairs, la grandeur de la nation, etc.), Spielberg s'apprête à solliciter notre mémoire cinématographique consciente: vous aimerez mon nouveau film, nous dit-il, car vous l'avez déjà vu et vous l'avez déjà aimé. Le public devient ainsi, pour ce type de cinéaste, un simple lieu où s'emmagent les

informations, des informations auxquelles on peut accéder... si l'on appuie sur les bonnes touches, si l'on exécute les bonnes commandes: le public vient d'entrer dans l'ère digitale.



Si le prochain film de Spielberg va par conséquent nous toucher, c'est justement parce qu'il va être le premier à nous renvoyer, à l'écran, la véritable image de ce que nous sommes devenus: des petits androïdes dont l'amour du film est réel, mais qui ne sont pas réels eux-mêmes. 

Critique disques

Mistress Barbara
Relentless beats vol. 1



[Moonshine]

JONATHAN ARÈS

Ce qu'elle en a fait du chemin cette Montréalaise... Après avoir parcouru le monde, avoir été reconnue par Carl Cox, un des maîtres du genre, Mistress Barbara sort un album sur la plus grande étiquette de musique électronique en Amérique du Nord. Premier volet d'une série de trois, *Relentless beats* est le reflet parfait de sa créatrice: cru, hyperactif et sans compromis. Entre le bruit de talons hauts arrivant et quittant, on retrouve du techno constitué le plus souvent de basses, de rythmes et de beats répétés en boucles. C'est sur cette musique soutenue et linéaire, pas très accessible, qu'on découvre l'amour qu'a la dame pour les beats (intempestifs, béton). À l'exception de la plus accessible «Dammelo» de son alter ego house Barbara Brown, *Relentless Beats* est surtout destiné aux purs et durs du genre. 8/10

DJ Tiësto
Summerbreeze



[Nettwerk]

JONATHAN ARÈS

Connu de ce côté-ci de l'Atlantique pour son remix de *Silence*, originalement composé par Derilium, DJ Tiësto nous offre un voyage dans le monde de l'euro-trance, qui, par sa définition, donne dans le fromagé. On retrouve dans *Summerbreeze* tous les éléments (plus que) typiques de ce style musical: voix éthérées et planantes à saveur arabe, (break-downs) au milieu des chansons suivi de roulements de tambours en crescendo, bruit ressemblant à un avion qui passe (swoooooosh) et des claviers. Tout y est. Bien que la réalisation de l'album soit impeccable, le problème avec *Summerbreeze* réside dans le style musical, facile et prévisible. Cependant, le trance et ses produits dérivés ont quand même le mérite d'être accessibles à tous et surtout, «écoutables» autant à la maison que sur la piste de danse. 7/10

Ce soir... On sort

ELKAHNA TALBI

boire de l'eau ??

C'est sur la rue Sainte-Catherine près de l'UQAM que se trouve le premier bar à eau dont tout le monde parle. Plus précisément dans une petite boutique de design du nom de Exos qui propose quantité d'objets dont le concept esthétique entoure l'eau, sa pureté et sa transparence. En plus des gadgets nouvelle tendance du style iMac, la boutique contient une exceptionnelle diversité d'eaux de source, depuis l'eau Fiji, des îles du même nom, à l'arrière-goût de noix de coco, en passant par XSO2, une eau distillée à l'oxygène (parfaite pour les étudiants, question d'avoir une autre source d'énergie que le café) jusqu'à l'eau de glacier. On achète la bouteille pour l'eau, mais aussi pour le design. Ce qui prime, c'est l'originalité des objets ainsi que leur présentation. J'ai été surprise de voir que plusieurs objets sont très abordables même si certains d'entre eux sont uniques au monde.

Ce n'est peut-être pas un endroit où on sort le samedi soir, mais sachez que l'été, la boutique reste ouverte jusqu'à minuit. L'endroit est petit et ne contient que quelques tables. On peut donc déguster son café à l'eau minérale et feuilleter une revue en toute tranquillité.

Alors je lève mon verre d'eau de glacier en disant «chin chin». Pour une fois que l'on peut boire sans retenue !!! 

Exos design
354 Sainte-Catherine Est
(514) 499-1144

Les propriétaires de la boutique Exos design à l'intérieur duquel se trouve le premier bar à eau à Montréal: Yann Herbelot et Valérie Dumas.

Concours

***** Disques et posters gratis! *****

Prouvez-nous que vous êtes des lecteurs fidèles du Délit! Répondez à la question suivante:

De quelle nationalité est DJ Tiësto?

Envoyez-nous votre réponse par courriel à :
delitfrancais@hotmail.com

Les deux premières personnes à fournir la bonne réponse gagneront soit le disque *Summerbreeze* de DJ Tiësto ou la compilation de musique électronique *Plastic4* ainsi qu'un magnifique poster, grâce à la générosité des disques Nettwerk. Bonne chance!



Entrevue

Claude Rajotte: hygiéniste sonore

ANNE-MARIE ROLLIN

Tout étudiant moindrement versé dans la musique alternative rêve de le rencontrer. Certains me l'ont dit sans retenue: «Claude Rajotte est mon héros». Pourtant, le vj et animateur de radio vétérinaire n'est rien de plus, comme il le dit lui-même, qu'un amateur de musique à qui l'on a demandé de devenir un critique». Désillusion profonde.

Pour être poli avec Claude Rajotte, il faut lui parler de sa chemise. «Elle remonte à quand celle-là?». On sait depuis longtemps qu'il fait le suivi de chacune de ses chemises, le défi étant de ne jamais porter la même chemise devant la même personne. C'était donc une première question tout indiquée. «Je l'ai portée pour la première fois le 22 janvier dernier, le jour de mon retour de vacances», a-t-il répondu avec assurance et rapidité. Les dés étaient jetés.

Ce petit côté maniaque avoué est omniprésent dans ses démarches musicales. Dans un magasin de disques, il commence à A et se rend jusqu'à Z, sans sauter un seul enregistrement. Même qu'une fois, pendant un voyage, il a interrompu son magasinage à la lettre G et a repris sa tâche le lendemain, là où il l'avait laissée. De la même manière, les 15 000 disques que contient son appartement sont classés par ordre alphabétique.

C'est en restant très focussé sur son rôle de critique musical que Claude Rajotte s'est taillé une place de choix dans le milieu. Les démos et le recrutement de nouveaux talents, ce n'est pas son affaire. Selon lui, il ne serait pas un bon A&R (artist and research). Le fonctionnement des compagnies de marketing, il n'est pas vraiment calé là-dedans non plus. Il ne rencontre même pas les représentants des compagnies de disques. Il ne perd surtout pas son temps dans le milieu «futile» des artistes qui boivent et qui fument. Depuis quelques années, il assiste de moins en moins à des spectacles. Il est tout simplement écoeuré d'en voir. Il n'est pas non plus impressionné par les vedettes musicales. Encore plus étrange, il ne joue pas de musique lui-même. Ce qui l'intéresse, ce sont les disques, le travail de studio et la réalisation, car «la qualité sonore, c'est de l'hygiène».

À l'entendre parler de réalisation, d'arrangements et de richesse du son, force est de constater que son oreille est vraiment développée. C'est d'ailleurs d'abord et avant tout pour cet organe qu'on respecte Claude Rajotte depuis si longtemps. Sachez qu'il écoute toujours sa musique forte (en prenant toutefois soin de porter des bouchons pendant les spectacles) et qu'il ne présente encore aucun signe de surdité.

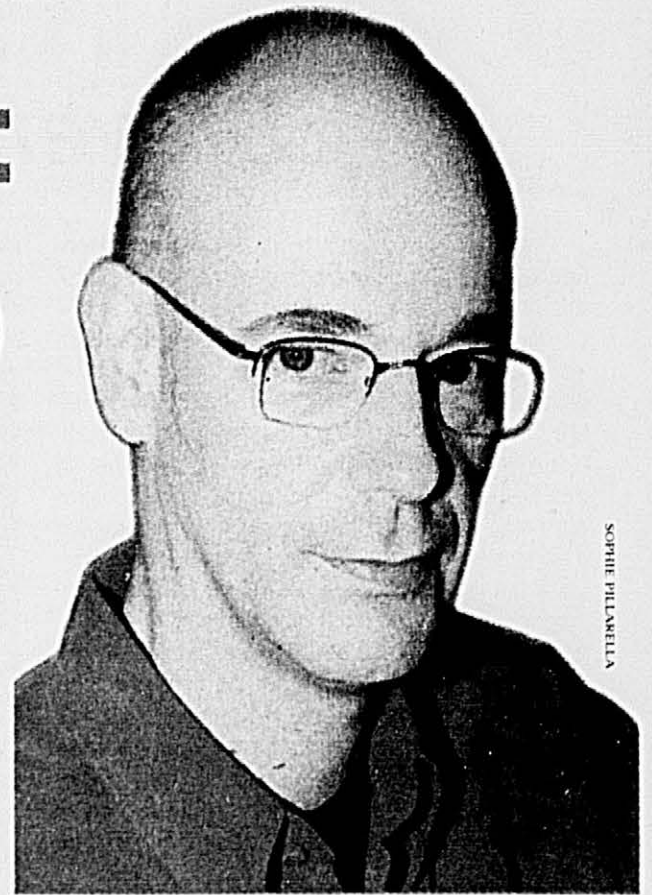
L'esprit critique de l'hygiéniste sonore teinte le regard qu'il porte sur l'ensemble de la scène musicale. Il nous

apprend qu'à Montréal, on ne peut pas avoir une bonne idée de la scène internationale, ni à la radio, ni sur disques. Il compare le paysage radiophonique à un bulletin de nouvelles ne présentant que des nouvelles locales et spécifie qu'en 25 ans il s'est aperçu que «des vrais amateurs de musique, il n'y en a pas beaucoup».

En tant qu'universitaires, on est parfois scandalisés par la pauvreté radiophonique. Claude nous rappelle toutefois à l'ordre. «Ce n'est pas tout le monde qui va à l'université. La masse ne change pas et les cotes d'écoute le prouvent.» Aucune révolte dans le ton. Pourtant, il le dit lui-même: «Je n'aime pas les radios commerciales, CHOM inclus. Pour moi, NSYNC, Britney Spear et Christina Aguilera, c'est de la musique pour enfants, de la musique préfabriquée. Je préfère quand c'est, disons, plus cérébral». C'est sans doute le passage des années et le fait qu'il se soit «battu pour ce type de musique toute sa vie» qui lui font adopter une position plus sage, plus réfléchie. Bien que son détachement par rapport à la situation soit pratiquement incompréhensible, on sent qu'il y a eu une réflexion profonde quand il dit qu'il faut continuer à se battre et que «le mieux, c'est de s'infiltrer dans le milieu pour le changer».

Pour mener à bien sa double occupation de vj à Musique Plus et d'animateur radio à CHOM, il reçoit une trentaine de nouveautés à chaque semaine. Les critiques recommencent: «Sur vingt disques, s'il y en a un d'intéressant, c'est beau». Quelque chose de vraiment génial, ça arrive à quelle fréquence? «Peut-être une fois par année!». Le jugement tombe abruptement comme dans son émission «Le Cimetière des cd».

Il reconnaît que le terme «cimetière» est plutôt péjoratif et avoue qu'il s'adonnait à la destruction de disques médiocres «naturellement, sans le savoir» bien avant de rendre son acte public. Comment ne pas être pris de court par la longue énumération des styles qu'il «n'aime pas» ou qui ne «l'intéresse pas»: le world beat, l'opéra, le country, le gospel, le soul, le R&B, le free jazz... On nous a mille fois répété que «les goûts, ça ne se discutent pas». Claude Rajotte est toutefois la preuve vivante que l'on ne peut s'entretenir des produits mal-aimés, mais qu'on peut le faire de ceux que l'on apprécie. Il se targue de pouvoir nommer 300 styles qui lui plaisent. Peut-être la prochaine fois!



SOPHIE PILLARELLA

Quiz éclair

- Le meilleur slow: «My love» de Paul McCartney & The Wings ainsi que «Water Shade of Pale» de Brocal Airon. Je pense que j'ai dansé deux fois dans ma vie, sous l'influence de drogue.
- L'artiste ou le group le plus frais chier: Milli Vanilli. Greenday.
- Le son le plus avant-gardiste: Il y a les musiciens dans la vingtaine qui ont découvert la musique brésilienne, la Bossa Nova et qui introduisent des éléments électroniques. Je pense aussi à Jazz Pharmacy, Lady Crown, Amon Tobin. Aujourd'hui, j'ai parlé d'Ambiance magnétique (une compilation de l'étiquette Dame).
- Le grand perdant de la musique: Day One
- Le plus grand révolutionnaire: Elvis et les Beatles
- Le plus grand boum commercial: Nirvana. Dans leur cas, ce fut positif. Ils ont réveillé l'Amérique. Depuis deux, trois ans, le rock est en pente raide aux États-Unis.
- Le groupe ou l'artiste le plus commercial: Je m'en fous. Ou peut-être ISYNC pour insyncnifiant.
- La meilleure radio à Montréal: Il n'y en n'a pas. Ah, Radio-Canada.
- La plus belle pochette: Dernièrement, il y a eu l'album coloré de Lemon Jelly. Ils sont beaucoup plus flyés dans les pochettes en Europe.
- Le plus grand copiage: Jamiroquai. C'est une copie de Stevie Wonder, mais avec un meilleur son.
- La chanson qui vous a le plus bouleversé à la première écoute: Smell like Teen Spirit-Nirvana, la première fois que je l'ai fait jouer à la radio.
- Votre artiste fétiche: John Lennon
- Le pire clip: Pierre Tremblay
- Le plus beau clip: Rabbit in Your Head Lights de Uncle, When you Were Fab de George Harrison. Les clips de Björk.
- Le meilleur site de mp3: Je n'en ai jamais écouté un seul. ☹



SOPHIE PILLARELLA